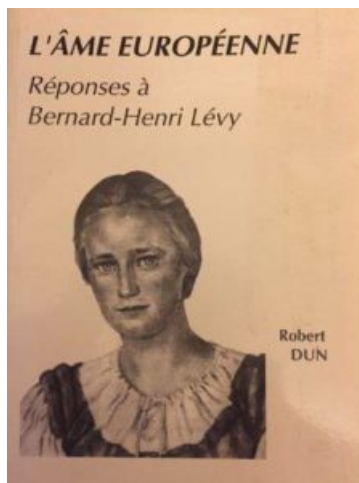


ROBERT DUN

L'âme européenne

RÉPONSE À
BERNARD-HENRI LÉVY



Sommaire

PRÉFACE

<i>L'âme européenne</i>	7
-------------------------------	---

CHAPITRE I

<i>Restitution d'une mémoire païenne</i>	11
Sur la conception juive d'un dieu radicalement inexistant	11
LA GNOSE PAÏENNE	
Le paganisme en négatif.....	17
Le paganisme positif.....	22
Sur votre temps rectiligne et notre temps cyclique	27
L'UNIVERSALITÉ PAÏENNE	
Identités essentielles et différences	
Le divin dans la matière.....	32
Les paganismes européens, leurs nuances et différences	35
Que signifie ce mythe magistral ?	41
La sacralité et la piété païennes.....	42

CHAPITRE II

<i>Le conditionnement géographique des psychismes et des cultures</i>	51
Archétypes psychiques et topographie des lieux de culte	54
Le soleil et la lune, le désert et le nord, la forêt et la mer, la montagne et la plaine comme puissances modellatrices de culture	57
Le christianisme, religion de synthèse ?	74

CHAPITRE III

<i>Contrat social et fonction politique</i>	85
Le contrat social, nécessité incontournable	88
Perspectives pour un contrat social européen	98

PRÉFACE

L'âme européenne

Ce livre sera dur à certains. Il est inconfortable de découvrir que, contrairement à ce que l'on croyait, on n'est pas un être libre, mais un être conditionné, encombré de dizaines de réactions mentales qui relèvent plus du réflexe de Pavlov que du raisonnement ou de l'instinct, qu'on fait partie de ces visages-pâles, « êtres étranges qui n'ouvrent la bouche que pour mentir et ne s'aperçoivent pas qu'ils ne trompent qu'eux-mêmes », selon la remarque d'un sachem peau-rouge. Pourtant, qu'ils me permettent de les rassurer, la vérité est comme les bains froids : elle est rude de contact, mais vitalisante et réjouissante.

Je ne sais si je dois en remercier des fées malicieuses autour de mon berceau, des divinités tutélaires ou tout simplement les gènes de mes parents, mais je suis né armé d'une insolence congénitale qui ne m'a jamais fait défaut. Tout enfant, j'avais déjà remarqué que les grandes personnes étaient dignes de la plus extrême méfiance, vu d'une part qu'elles n'étaient d'accord entre elles sur rien d'important, que d'autre part on s'attirait une immanquable paire

de gifles en le leur faisant remarquer, ce que je diagnostiquais comme un symptôme certain d'impuissance et de mauvaise foi. Adolescent et adulte, je reportais cette saine méfiance sur les professeurs, les spécialistes, les politiciens, les médias, les autorités religieuses. Ma liberté m'a souvent coûté chère, mais je ne l'échangerais pour rien au monde. Tel sera mon premier message à ceux qui seront secoués de tremblements en me lisant.

Qu'ils veuillent bien aussi me faire l'honneur de croire que je n'ai pas écrit les pages qui suivent en septuagénaire mal mûri et qui se complaît à faire scandale. Mes motivations sont toutes autres. En ce monde où des millions de jeunes s'adonnent à la drogue et n'osent plus faire d'enfants parce qu'ils ne croient plus en l'avenir, je fais ce que je crois être mon devoir majeur : dire ce que personne d'autre que moi ne peut dire.

La corruption du siècle des Borgia, l'entêtement borné et les persécutions de l'Inquisition engendrèrent en leur temps une révolte de l'esprit que l'on peut schématiser par le défi de Galilée et celui de Luther. Cette révolte était vitale et sans elle il n'y aurait pas eu d'avenir pour l'espèce humaine. La corruption contemporaine, les fanatismes parés des masques de la tolérance ou affichés sans vergogne par des religieux fondamentalistes ne sont pas inférieurs à ceux du seizième siècle. Ils exigent des révoltes semblables. J'en apporte une, sans savoir si elle trouvera l'écho de celles de Luther et de Galilée, mais avec un degré non moindre de certitude.

J'adresse un jubilant merci à Bernard-Henri Lévy, sans le moindre soupçon d'ironie. En effet, dans son ouvrage *Le Testament de Dieu*, il expose avec une netteté insurpassable les clivages sans doute irréductibles entre la religiosité juive et les religiosités dites « païennes », qu'elles soient de référence hindoue, chinoise, japonaise, amérindienne, slave, celtique, germanique ou gréco-romaine.

Le Testament de Dieu est une confirmation de la distinction que j'expose dans mes livres et articles entre les religions qui se disent révélées ; mais que je définis comme « religions du désert » sur base de la psychanalyse jungienne, et les religions couramment appelées païennes bien que le terme de religions naturelles soit plus adéquat.

L'image de la couverture du *Testament de Dieu* est révélatrice et point n'est besoin d'être féru de psychanalyse pour en sentir la signification : masses géométriques sans grâce, parallélépipèdes de béton sans fenêtres, vision de banlieue sans verdure, génératrices de jeunes désespérés délinquants, abris sans ouvertures pour recroquevillés apeurés devant le monde extérieur. Cette couverture annonce déjà la phrase du livre sur « *l'homme soumis à l'horreur de la nature* ».

Le contenu idéologique et le style témoignent d'une vaste érudition. Mais celle-ci fait pourtant l'impasse sur la veine la plus typique et la plus libre de la pensée européenne qui mène d'Héraclite à Nietzsche. Par ailleurs, la connaissance intellectuelle n'est pas une clef qui ouvre à elle seule la compréhension des cultures.

Mes réponses s'adressant à un auteur pour qui « *l'arbre est nazi* », qui parle de « *fascisme au son des binious* », de « *détruire les bosquets sacrés* », qui tourne le dos au héros de la liberté Soljenitsyne lorsque celui-ci affirme son identité russe, je tiens à réfuter d'avance l'accusation de nazisme. Je refuse même le dilemme aryanisme-judaïsme, car le vrai dilemme est celui existant entre toutes les religions naturelles, profondément parentes, et tous les monothéismes, tout aussi profondément parents.

Je ne rejette aucun penseur à cause de sa race. J'admire l'Arabe libanais Khalil Gibran au point d'avoir offert plusieurs dizaines d'exemplaires de son ouvrage *Le prophète* à des amis. J'ai abondamment recommandé *La Guerre des filles* de l'écrivain juive Christiane Singer comme chef d'œuvre de restitution de la sensibilité païenne. J'ai lu et propagé en leur temps les livres d'Arthur Koestler. Je n'en suis que plus à l'aise pour mettre en évidence le fanatisme des religions du désert et de certains de leurs promoteurs.

Robert DUN

CHAPITRE I

Restitution d'une mémoire païenne

Sur la conception juive d'un dieu radicalement inexistant

Bernard-Henri Lévy a un tel souci de l'adéquation des mots qu'on ne saurait me reprocher de le prendre à la lettre. Or la phrase finale du *Testament de Dieu* nous dit : « *La première expérience de l'homme hébreu est celle d'une séparation radicale, d'une étrangeté absolue, de l'absence du ciel sur la terre et de la terre au ciel, de l'inexistence radicale de celui qu'il appelle son Seigneur* ». Le divin serait donc radicalement absent de ce que les uns appellent la création et les autres le monde concret. Bernard-Henri Lévy se place là en contradiction avec son propre livre de référence fondamentale : la Bible, dont le début s'intitule *La Genèse* ; celle-ci nous explique avec force détails comment Dieu créa le monde, la terre, les eaux, les animaux et l'homme. Ce qui signifie étymologiquement que Dieu est radicalement présent dans le monde puisqu'il en est la racine.

Le dilemme fondamental entre les religions du désert et les religions naturelles est exactement là : les premières considèrent un divin extérieur, créateur ou soc du monde concret, les secondes un « *divin immergé dans la matière* » pour reprendre l'expression de Teilhard de Chardin ; la révélation est alors à chercher dans les lois de la matière et de la vie : dans la physique et la biologie, ce que Pythagore a exprimé dans l'un de ses *Vers d'Or* : « *Prends confiance, toi qui sais que la race des hommes est divine et que la nature sacrée lui révèle ouvertement toutes choses* ».

Dans les religions indo-européennes, le divin est non seulement présent dans les lois de la nature, il l'est aussi dans la condition humaine. La notion de Fils divin incarné n'est pas spécifiquement chrétienne. Elle est présente plus ou moins explicitement dans toutes les religions créées par un prophète-médiateur. L'odinisme est particulièrement clair sur ce point. Odin est pendu la tête en bas à l'arbre du monde ou Irminsul, « *lui-même consacré à lui même* ». Cet arbre du monde est de toute évidence une stylisation de l'appareil génital féminin. La tête en bas comme le fœtus, Odin reste ainsi « neuf jours ». Mais le mot *jul*, traduit de manière erronée par jour, signifie en réalité *roue*, *cycle* ; il a donné par déformation le mot anglais *wheel* (roue). Il est donc clair qu'il s'agit des neuf lunes de la grossesse. Cette religion du fils divin incarné a été exprimée avec le plus de clarté dans un sonnet de Goethe :

*Mahadö, der Herr der Erde,
kommt herab zum sechsten Mal,
daß Er Unsersgleichen werde,
mitzufühlen Freude und Qual.
Er bequemt sich hier zu wohnen,
läßt sich selbst alles geschehen :
soll er strafen oder lohnen,
muß er Menschen menschlich sehen.*

Mahadö (le Grand Dieu), le maître de la terre, descend pour la sixième fois, afin de devenir notre semblable et d'éprouver comme nous la joie et la souffrance. Il s'accommode de vivre ici-bas et fait que toutes choses lui arrivent; qu'il doive punir ou récompenser, il lui faut voir les hommes avec des yeux humains.

Le point culminant de l'opposition entre le divin et le concret a été atteint par le catharisme dont la doctrine peut se résumer en trois propositions : « *L'esprit est de Dieu, la matière est du diable, le péché suprême est la procréation* ». Le catharisme ne fait que pousser à fond les implications des religions du désert qui ont en commun d'expliquer le monde et la vie par la polarité antithétique d'un Dieu du bien et d'un esprit du mal : Aourah Mazda et Angryamanous, Iaveh et Seth, Allah et le Chitan, Dieu et Satan. Contrairement à cette vision purement conflictuelle, les religions naturelles exposent un jeu de forces mâles et femelles, plus souvent complémentaires qu'opposées.

Les religions du désert remettent en cause leur propre monothéisme par une puissante entité du mal. Implicitement, Bernard-Henri Lévy en fait autant : si le divin est radicalement absent de la création, d'une création qui contient des êtres animés et conscients, quelle est l'entité créatrice ? Qui est l'auteur du plan et la force motrice dans le double mouvement de tropisme et d'entropie ?

Pour nous, la conclusion s'impose : une idée du divin absent du monde est une absurdité qui ne résiste pas à deux minutes d'examen sérieux.

Je mène ce début de discussion avec répugnance. J'ai horreur des jongleries verbales, elles m'agacent et contiennent en outre de bûchers en puissance. Mon sentiment sur le divin a été au mieux exprimé par Goethe : « *Qui peut nommer l'innommable ? Qui peut dire : je crois en lui ? Qui peut dire : je ne crois pas en lui ?* ».

Oh ! Ne vous pressez pas de triompher. Il n'y a là aucune concession à votre « *étranger absolu* ». Un centre et un rayon sont tout aussi abstraits que le plus abstrait des Dieux du désert ; ils n'en déterminent pas moins un cercle et une sphère, ne sont donc pas « *radicalement inexistants* », mais au contraire « *immergés dans la matière* » comme principes créateurs.

Grâce à vous, Bernard-Henri Lévy, nous pourrions effectuer des pas décisifs dans la prise de conscience européenne, car vous exposez avec une clarté inégalée tout ce que les monothéismes ont d'irrecevable pour notre esprit

et notre sensibilité. Cela me permettra de passer par-dessus les injures fanatiques et agressives que vous déversez contre la personnalité européenne authentique.

Votre dégoût ne m'a pas contaminé et je ne vois toujours pas ce que les plus antiques polythéismes peuvent contenir « *d'obscurantisme lâche* », que l'esprit des bois peut avoir d'hideux. Non seulement je ne me sens pas « *soumis à l'horreur de la nature* », mais je trouve cette dernière débordante de joies diverses.

J'aime les paysages, la montagne, la forêt, la mer, la lumière du soleil, la nuit et la lune, le vent, la pluie et la neige, les animaux libres, même s'ils sont dangereux. Je pousse le mauvais goût jusqu'à trouver paradisiaque la compagnie d'une femme dans mon lit. Et, ce qui est pire, partout je perçois des âmes et des esprits.

Par contre, je déteste le béton et le bitume, les fumées et odeurs de l'industrie et des mégapoles, la veulerie et la chienlit dont elles sont le terreau favori, les transes et les hurlements des convulsionnaires du désespoir qui ne peuvent que caricaturer le dionysisme. Je déteste les fumisteries de l'art prétendu « non figuratif », mais qui ne figure que trop bien ce dont il sort : le vide intérieur de ses créateurs, la complète absence de message, l'appel au secours agressif. Vous voulez de l'art vraiment abstrait ? Rien de plus simple : il vous suffit de ne rien faire.

Vous et moi, Bernard-Henri Lévy, sommes les deux pôles d'un conflit irréductible : vous êtes le pôle du nihilisme

monothéiste (*Vanité des vanités, tout n'est que vanité*, dit votre Bible), je suis le pôle de l'amour païen.

Je ne me laisserai pas engluier dans une réfutation ligne par ligne de votre soporifique ouvrage. Votre érudition ne m'impressionne pas, car d'un bout à l'autre elle transpire le nihilisme. Peut-être y a-t-il dans votre démarche la recherche inconsciente et désespérée de certitudes vitales. Alors dégagez- vous de l'intellect qui désertifie tout. « *Le désert grandit. Malheur à qui recèle un désert* », nous avertit Nietzsche.

Je me contenterai de réfuter vos assertions les plus émergentes. Mais surtout je m'attacherai à restituer clairement la gnose « païenne ». Les féroces persécutions des religions du désert, les destructions massives des œuvres antiques nous ont fait oublier l'essentiel du patrimoine européen et accrédité l'idée qu'il n'y avait de possible que l'athéisme ou l'une des trois religions intolérantes : judaïsme, christianisme et islam, religions des « hommes du Livre » comme les nomme Mohammed au début du Coran.

L'esprit européen est si bien oublié que ceux qui cherchent une issue hors du carcan se tournent vers des doctrines orientales. Mais ils tombent de préférence dans les filets de celles qui ont en commun avec les religions qu'ils veulent fuir le refus de la vie, de la « *roue du samsara* » (désignation sanscrite de la roue des incarnations). On ne secoue pas d'un coup d'épaules près de deux millénaires de dictature spirituelle sémite.

LA GNOSE PAÏENNE

Le paganisme en négatif

Ce siècle aura entendu trois déclarations qui ont en commun de mettre en lumière l'incommensurable prétention des fanatiques des religions du désert.

La première est de votre coreligionnaire Walther Rathenau, chancelier de la République de Weimar dans les années 20, il dit en parlant des Juifs : *« Savez-vous quelle est notre mission sur terre ? C'est d'amener tous les hommes au pied du Sinaï. Si vous n'écoutez pas Moïse, c'est Jésus qui vous y amène ; et si vous n'écoutez pas Jésus, c'est Karl Marx »*.

La seconde, la plus connue, est du Pape Pie XII : *« Spirituellement, nous sommes tous des Sémites »*.

Et la troisième est de vous-même, comme titre d'un chapitre de votre *Testament de Dieu* : *« Nous sommes tous des enfants d'Israël »*.

Ma réponse aux trois est simple : *« Mêlez-vous de ce qui vous regarde. Si spirituellement, je suis sémite, aryen, hindou, chinois, aztèque ou papou, c'est à moi et à moi seul d'en décider »*.

Pour que tout soit clair et que vous ne puissiez prétendre que je suis un sémite qui s'ignore, je précise ce qui suit et que j'ai déjà exprimé dans plusieurs livres et articles :

« Les trois religions du désert, judaïsme, christianisme et islam, ont en commun un dieu qui ordonne et interdit, récompense et punit, exige un culte exclusif. Pour notre sensibilité, cette percep-

tion du divin est une perception d'esclaves. Nous faisons nôtre la réponse du duc des Saxons, Widukind, au moine borné venu lui casser les oreilles dans sa cellule de prisonnier pour tenter de le convertir : "Ma mère m'a donné son lait sans y mettre de conditions ; elle était meilleure que ton Dieu" ».

Nous rejetons toutes les révélations comme des phénomènes pathologiques et des fumisteries. Le « Dieu » du Sinaï n'a pas pensé à nous parler des devoirs envers les enfants, les animaux, les plantes. Or, nous autres païens, percevons l'âme jusque dans le minéral. Les récentes découvertes sur la transmission de pensée chez les animaux (macaques des îles au sud du Japon), sur la sensibilité des plantes aux sentiments humains et à la musique, sur leur capacité à communiquer entre elles par le langage des parfums, sur l'interdépendance des champs magnétiques de la terre, des arbres et des cerveaux humains (Theodor von Sucek) apportent la caution scientifique à la sensibilité païenne.

Vous accusez de manière réitérée les religions païennes de contenir potentiellement le fascisme. Cette accusation soulève deux problèmes. Il est d'une part indémontré que les régimes étiquetés fascistes soient plus intolérants que ceux étiquetés démocratiques. Dans plusieurs démocraties actuelles, France incluse, il n'y a pas de délit d'opinion, mais il y a des opinions qui sont des délits ! Savoureuse nuance... surtout lorsqu'il s'agit d'opinions basées sur des preuves scientifiques irréfutées, des statistiques écrasantes pour leurs adversaires. D'autre part, une vision païenne

est à la base de toutes les sociétés tribales et celles-ci se distinguent par un respect poussé de la liberté individuelle. Des nations restées d'esprit largement païen, comme les nations scandinaves, sont justement celles où la liberté est la mieux respectée. Par contre, il ressort que ce sont bien les religions du désert qui ont introduit le fanatisme religieux, dont le fanatisme idéologique n'est qu'un avatar. Alors que les Romains respectaient les dieux des colonisés et recherchaient même leurs faveurs, la persécution religieuse débute avec Moïse et ses successeurs. Nous recommandons à ce sujet de lire les chapitres de l'Exode et des Juges dans la Bible. On y découvre de véritables consignes de génocide contre les peuples de Canaan, consignes qui culminent contre les Amalécites chez qui on devra « *tuer même les vaches* ». Les Israélites eux-mêmes furent victimes de ces persécutions déchaînées par des rabbins fanatiques, ancêtres spirituels de ceux qui jettent actuellement des pierres aux femmes aux bras nus dans les rues de Jérusalem ; les plus graves de ces persécutions eurent lieu après la captivité de Babylone.

Barbarie des temps ? Mais tout au long de l'histoire, la constatation se confirme que les religions du désert ignorent la tolérance. D'abord, elles s'affirment toutes trois comme uniquement valables, admettant tout au plus les autres comme une marche d'approche vers elles. Les Romains persécutaient les chrétiens à contre-cœur, tentaient de composer avec les accusés, d'obtenir un geste sans portée profonde (l'offrande à l'empereur, simple acte d'al-

légance politique) pour pouvoir les libérer. Ils toléraient tous les cultes. Seuls les Juifs et les Chrétiens furent des fauteurs de trouble, des iconoclastes qui obligèrent l'administration romaine à réagir dans le seul souci de l'ordre public, de la sécurité de l'État, mais jamais au nom d'une croyance religieuse. Une fois au pouvoir, les chrétiens firent régner l'intolérance, le refus du christianisme étant assimilé à la rébellion envers l'empereur. Les persécutions par les chrétiens dans la seule Europe représentent des milliers de fois les persécutions toujours locales et épisodiques subies par les chrétiens par leur unique faute.

La tolérance islamique est une fable. Le savant Ibn Khaldoun passa 25 ans de sa vie en prison, Avicenne travaillait en cachette et dans la seule ville de Damas, trois mille soufis (musulmans jugés hérétiques) finirent sur une croix. Qui n'a en mémoire les déchaînements de fanatisme chrétien pompés par le film de Scorsese, *La dernière tentation du Christ*, film qui n'a pourtant rien d'insultant ? Et aussi les appels au meurtre hurlés par des foules entières contre Salman Rushdie à cause de son livre *Les versets sataniques* ? Oui, Bernard- Henri Lévy, les faits sont têtus et se moquent des acrobaties du verbiage théologique au service de la politique : d'un bout à l'autre de l'histoire, il s'avère que les sources du fanatisme ne sont pas dans les religions païennes, comme vous le prétendez, mais au contraire dans les religions du désert, dans ces révélations qui inspirèrent à l'empereur Frédéric II, voltairien six cent ans avant Voltaire, son pamphlet *Les trois imposteurs* (Moïse, Jésus et Mohammed).

Sur Moïse, on ne saurait trop conseiller la lecture de *Moïse et le phénomène judéo-chrétien*, d'Emile Gillibert (Editions Metanoia), et sur le christianisme, celle de Saint *Paul, le colosse aux pieds d'argile* (même auteur, même édition).

Et pour terminer ce sous-chapitre sur le paganisme en négatif, pour bien montrer que nous n'avons rien à voir avec des « *Sémites qui s'ignorent* », voici de la manière la plus concise les raisons de notre différence consciente :

Nous refusons la notion de dieu-juge parce que nous ne nous sentons pas coupable d'exister, même avec nos imperfections.

Nous refusons la notion de rédempteur parce que notre dignité nous impose de porter nous-même notre destin éternel (d'accord sur ce point avec le bouddhisme).

Nous refusons le Bon pasteur parce que nous ne sommes pas des moutons.

Eh oui ! Cher Monsieur B.-H. Lévy, nous sommes des nuques roides, et bien décidés à le rester. Nous savons avec Nietzsche que les prêtres de toutes les religions fanatiques qui veulent nous faire croire en leur seul Dieu veulent en réalité que nous croyions en eux, qu'en voulant nous faire courber la tête devant leur Dieu, ils veulent nous la faire courber devant eux. Et nous savons aussi que ces fanatismes religieux à tous les niveaux sont des tentatives de valorisation personnelle de débiles, des béquilles pour des gens incapables de trouver en eux leur propre loi.

Celui qui trouve en lui-même sa loi respecte celle des autres : « *Tel est mon chemin, dit Nietzsche, cherchez le vôtre* ». Mais le béquillard s'effondre si quelqu'un sourit de ses béquilles ; le fanatisme est son indispensable recours. Au diable votre loi écrite !

Le paganisme positif

Le paganisme est une mystique d'émerveillement. Le païen pose sur l'objet un regard d'amour joyeux et interrogateur : il aime et veut savoir, comprendre, s'identifier. Le procédé bouddhiste d'identification à l'objet lui est presque naturel. Son langage spontané est animiste, comme celui des enfants. Les païens peuvent dire avec le prophète d'une religion devenue composite : « *Si vous ne redevenez semblables à ces enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux* ». C'est pourquoi leur mode d'expression religieuse est le mythe et non le dogme.

Un important *Vers d'Or* de Pythagore pose l'attitude religieuse européenne : « *Prends confiance, toi qui sait que la race des hommes est divine et que la nature sacrée lui révèle ouvertement toutes choses* ». La révélation de la nature sacrée est dans les mathématiques, la physique, la biologie, la psychanalyse, l'identification à l'objet. Aucun conflit possible entre foi et raison, entre science et religion puisque les sciences sont la révélation. Que de folies et de tragédies d'évitées si les Pythagoriciens avaient pris le dessus

sur les fanatiques venus d'Orient pour le malheur de l'Empire !

Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas : je sais que les Pythagoriciens ont commis certaines erreurs. C'est pourquoi je tiens à examiner leur idée fondamentale d'un monde donné par l'espace, le temps et nombre.

Exister dans l'espace est bien une condition de la concrétion : aucun objet ne peut exister, sauf à le faire selon trois dimensions, si minimes puissent-elles être ; une feuille de cigarette cesse d'exister si son épaisseur disparaît complètement. Ces trois dimensions dans l'espace sont nécessaires mais pas suffisantes à la concrétion : il faut aussi à l'objet une durée, une dimension dans le temps. Jusque-là, la théorie pythagoricienne est juste.

Mais reste le problème du nombre. De nombreuses structures, la majorité sans doute, échappent à une expression numérique. C'est le cas du rapport entre le rayon et la circonférence, la raison de nombreuses ellipses ; c'est aussi le cas du nombre d'or qui a à la fois une définition géométrique (rapport du côté du pentagone au côté de l'étoile à cinq branches inscrite dans le même cercle) et une définition arithmétique (rapport de deux consécutifs dans une série de Fibonacci, autrement dit une série de type $a+b=c$, $b+c=d$, $c+d=e$, etc). Ce nombre est numériquement proche de 1,618, mais est irrationnel, comme pi et bien d'autres. Aussi serait-il plus juste, au lieu de dire le monde donné par l'espace, le temps et le nombre, de le dire donné

par l'espace, le temps et le rapport. Mais cette précision apportée, la vision pythagoricienne reste fondamentale non seulement à l'appréhension « païenne » du monde, mais aussi au fonctionnement de l'esprit humain.

Parmi les lois de la nature qui ont pour nous valeur de révélation, j'ai évoqué la biologie. Monsieur B.-H. Lévy ne manquera sans doute pas de pousser les hauts cris, de montrer les duretés des lois de la vie, de prétendre que de telles lois ne peuvent être divines, d'invoquer son cher « *Tu ne tueras point* ». Oui, la vie est meurtre permanent. Il n'y a qu'une manière de ne plus tuer : c'est de se suicider. Chaque minute, nos brutes de globules blancs dévorent des milliers d'innocents microbes. Il faut fusiller tous les globules blancs comme fascistes. Le végétal dévore le minéral, l'animal herbivore le végétal, le carnassier dévore l'herbivore et l'homme dévore tout, avant d'être lui-même bouffé par les vers. C'est peut-être cela que B.-H. Lévy ressent comme « *l'horreur de la nature* », mais c'est cette horreur qui est le ressort du tropisme universel, tropisme que Nietzsche a réduit à son essence par sa célèbre phrase : « *Tout au monde est volonté de puissance, et rien hormis cela, et toi aussi mon frère, tu es volonté de puissance et rien hormis cela* ». Toi aussi mon frère ? Y aurait-il une fraternité possible dans ce monde de dévorants ? Eh oui ! Une heureuse, une vibrante fraternité qui ne se limite pas à nos proches et semblables, mais englobe le tout, le grand Pan.

L'antiquité appelait cette fraternité, cette perception d'appartenance universelle le dionysisme ; ce lien relativisait les

destinées individuelles et leur dureté; il était religion au sens le plus réel du terme et c'est depuis que nous l'avons perdu que B.-H. Lévy et ses semblables se sentent prisonniers de l'horreur de la nature. Mais aucune révélation, aucune loi du Sinaï, aucune non-violence, aucun pharisaïsme de la lettre contre l'esprit ne les arrachera à cette « *horreur à laquelle même la mort ne leur permet pas d'échapper* ». Je rappelle ici que dans *Le Testament de Dieu*, B.-H. Lévy affirme que la lettre est plus que l'esprit. Il n'est pas le seul à penser ainsi ; témoins ces bouddhistes lamaïstes qui ont installé des bouchers musulmans dans Lhassa pour pouvoir manger de la viande sans tuer. Je m'adresse directement à vous, B.-H. Lévy : osez-vous soutenir que vous pouvez vous duper avec de pareilles comédies ? Alors, que voulez-vous dire en prétendant que la lettre est au-dessus de l'esprit ? C'est un point sur lequel je reviendrai.

Remarquons en passant que cette société qui se veut aussi peu violente que possible viole la vie animale au-delà de l'imaginable d'il y a seulement soixante ans : l'élevage en batterie, la ponte accélérée par hormones, la fécondation artificielle (sans égards envers les différences de dimensions corporelles entre la race du mâle donneur de semence et la race de la femelle porteuse) sont des monstruosité. Lanza del Vasto avait raison de dire : « *Comme vous traitez les animaux, ainsi un jour vous traiterez les hommes* ». La fécondation artificielle, les mères porteuses et les manipulations génétiques lui donnent déjà raison.

Oui, la nature est dure et elle a ses raisons. A chaque éjaculation, un homme libère de cinq cent mille à un million de spermatozoïdes ; il doit donc s'en trouver à peine un sur cent millions en moyenne qui atteint son but, la fusion avec l'ovule, et donne un œuf. Mais c'est grâce à cette apparente dureté qu'il est donné à chacun de ne se reproduire que par ce qu'il porte en lui de plus vigoureux. Sans cette dureté, nous serions depuis longtemps tombés au niveau des cloportes et disparus de la planète.

L'essence de l'univers, la volonté de puissance, nous pousse à deux activités fondamentales : manger, donc tuer, pour nous entretenir et nous développer, et nous reproduire, donc nous sacrifier. Nous sacrifier ? Mais oui la femelle appauvrit son propre organisme pendant la grossesse et l'allaitement ; ceci reste vrai même si cette fonction lui vaut un épanouissement supplémentaire par la suite, ou de mystérieuses protections contre la maladie, la tuberculose notamment, pendant la grossesse ; et le mystère ne sera pas moins grand le jour où la science aura décortiqué les mécanismes de cette protection. Par le sperme, le mâle perd des substances extrêmement précieuses ; c'est pourquoi les abus sexuels lui valent toutes sortes de maladies. Nous vîmes récemment à la télévision une émission du Commandant Cousteau sur la reproduction des calamars. Ceux-ci copulent jusqu'à l'épuisement mortel dans un féérique ballet d'évolutions gracieuses.

L'orgasme plonge aussi les humains dans un état de volupté proche de la mort, en même temps qu'il efface la crainte de la mort, car tout est accompli !

Sur votre temps rectiligne et notre temps cyclique

Vous ne soulevez pas le problème du temps dans votre ouvrage *Le Testament de Dieu*. Peut-être n'avez-vous même pas conscience de ce problème et de son caractère fondamental pour toute religion, même si la nature du temps reste implicite, ce qui est le cas pour la quasi totalité des tenants du temps rectiligne qui n'imaginent même pas qu'une perception du temps autre existe.

Le temps biblique est rectiligne. Création, chute, tribulations, rédemption (dont on attend encore les effets), jugement **dernier**, lequel est une porte qui s'ouvre sur une félicité définitive ou des souffrances également définitives, tels sont les temps forts le long de ce tapis qui n'est pas roulant et dont il est impossible de voir d'où il vient et où il va. Il est bien évident qu'une telle perception du temps est pathogène. Elle donne aux problèmes moraux une intensité angoissante encore aggravée par les interdits antinaturels des religions du désert, par cette démonisation de la nature qui imprègne tout votre livre, comme elle a imprégné les millénaires judéo-chrétiens. Comment ne pas s'affoler devant un jugement dernier définitif ? De nos jours, les psychanalystes, même chrétiens, admettent

la nécessité de la relativisation de la morale chrétienne pour surmonter une pathologie mentale et caractérielle.

Les athées ne sont nullement à l'abri de la pathogénèse du temps rectiligne, car ils continuent à en porter en eux le concept ; et quant à la morale, ils restent presque tous judéo-chrétiens ; ils le sont fréquemment même plus que bien des chrétiens qui, à travers leur jardin secret, ont rejoint la vraie spiritualité européenne.

On reste perplexe devant une erreur de perception aussi énorme que celle du temps rectiligne. Toutes nos unités du temps ne sont-elles pas des cycles ? Le jour, la lunaison, l'année (l'anneau) sont des cycles. Tous les mouvements cosmiques sont cycliques, même s'ils englobent des dizaines de millénaires de notre temps terrestre. Comparé aux âges d'Hésiode, aux *kalpas* des Hindous, aux soleils aztèques, le temps biblique est risible ; l'assimilation des jours de la Genèse à des ères géologiques par de nombreux théologiens contemporains est d'une part imparfaitement adéquate, d'autre part n'élimine pas l'évidente erreur du temps rectiligne. Même débarrassé de la traumatisante vision du jugement dernier, le temps rectiligne reste facteur d'angoisse car il oblige à voir la mort comme un passage définitif.

Le temps cyclique pose les problèmes de l'éternel retour de Nietzsche et celui de la réincarnation. Mais depuis Nietzsche, la science nous propose de nouveaux éléments de réflexion. Les travaux de Théodor von Sucek sur le

principe de non-identité comme base de l'univers exige ici une brève présentation. Selon Théodor von Sucek, il n'y a pas, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais deux flocons de neige semblables. En outre, les dissemblances entre flocons sont les reflets de dissemblances dans les molécules d'eau qui les ont engendrés. Voilà qui révolutionne bien des concepts et parmi eux l'éternel retour nietzschéen, car il est bien probable que cette non-identité s'applique à toutes les molécules, tant les macromolécules cosmiques que les micromolécules de notre matière terrestre. Le caractère cyclique du temps étant constaté à toutes les échelles connues de mouvement, l'éternel doit se produire, mais avec une perpétuelle diversification. Le panorama des espèces animales et des diverses mutations par leur ancestralité (par exemple l'évolution qui mène des poissons aux mammifères *via* les batraciens, etc.) apportera peut-être des lumières sur cette inconnue.

Sur la réincarnation, il est difficile de prendre position, étant évident que les expériences spirituelles vécues sur ce domaine n'ont de valeur que pour leurs sujets et restent intransmissibles, comme d'ailleurs toutes les expériences de toutes les démarches religieuses.

Je me contenterai donc de faire une remarque de grande portée. Il est certain que la naissance et la mort sont des seuils. On peut les imaginer comme des seuils qui nous sortent du néant et nous y replongent, ou qui nous sortent d'une autre face de la vie et nous y replongent. Dans l'un et l'autre cas, une chose reste certaine : sans ces seuils,

il n'y aurait pas de conscience possible, car l'accoutumance abolit toute perception ; ce n'est qu'une question de temps. Quelle serait notre conscience si nous étions éternels ? Nulle ! Nous serions aussi morts qu'un cadavre décomposé. L'éternité est une impossibilité psychologique. La conscience exige les variations ; les perceptions exigent les différences : dans une sphère uniformément éclairée par sa périphérie, nous sommes aussi aveugles que dans le noir absolu. Ni éternité, ni félicité éternelle ne sont possibles.

Les composants de notre corps sont soumis aux cycles naturels : cycles de l'azote, du carbone, de l'oxygène et de l'hydrogène, pour ne citer que les principaux (qui correspondent respectivement, soit dit en passant, aux quatre éléments de l'alchimie : terre, feu, air et eau). Pourquoi en irait-il autrement de nos composants énergétiques (l'âme) et psychiques (l'esprit) ? Quiconque n'a pas d'expérience individuelle sur des vies antérieures ne verra là qu'une hypothèse, même si celle-ci est confortée par tout le panorama du temps et de l'espace ; j'ajoute qu'il fera bien de n'y voir que cela, car les marchands de spiritualité sont des fumistes. Mais tout le monde m'accordera que cette hypothèse est infiniment plus vraisemblables que les paradis et enfers de toutes les religions. Et si je peux me permettre deux conseils à ceux qui se cherchent, les voici : d'abord, ne donnez jamais un centime, car tout ceux qui se font payer sont des escrocs ; ensuite mettez- vous à l'écoute de vous mêmes, de vos rêves surtout. Mais là, paraphrasant Paul Valéry, je vous dis : « *Ne vous flattez pas de réussir sans une attention poussée à*

l'extrême dont le chef d'œuvre sera de surprendre ce qui n'existe qu'à ses dépens ». Avant tout, soyez calmes, confiants, relaxés, sans impatience, avec une attention ouverte, mais non braquée. Acceptez l'idée de la réincarnation comme une foi heureuse, sans en faire un dogme, sans en faire étalage. Elle favorisera sans doute l'irruption des souvenirs que vous cherchez. Mais là aussi restez d'impitoyables critiques. La folle du logis est impatiente de vous jouer des tours, de substituer ses fantasmes aux authentiques souvenirs. L'imagination n'est pas dangereuse pourvu que vous sachiez jouir d'elle sans vous laisser abuser.

Vous voilà déjà certains que je crois à la réincarnation. Eh bien ! vous commettez une demi-erreur. Je pense que pour se produire, elle exige un lien fort dans le psychisme, autrement dit une forte personnalité. Les vaches au râtelier, les baffeurs de publicité et de mensonges médiatiques mondialement orchestrés, les perroquets qui récitent leur « éducation » morale, les convulsionnaires somnambuliques à la baguette des singes hurleurs du *show-business* doivent avoir du mal à se maintenir en état de cohésion et à leur mort leurs composants psychiques doivent se dissoudre dans les réserves d'énergies cosmiques indifférenciées. Mais qu'ils se rassurent : pour eux non plus, il n'y a pas d'enfer !

L'UNIVERSALITÉ PAÏENNE

Identités essentielles et différences

Le divin dans la matière

Puisque B.-H. Lévy parle de « *l'obscurantisme lâche des plus antiques polythéismes* », je lui oppose une constatation qu'aucun traité d'histoire ne mentionne : dans le monde entier et à toutes les époques, on constate que l'observation des astres et des mythes cosmologiques précèdent le développement technique même élémentaire, tel que la roue ou les leviers. Les observations des « primitifs » vont au-delà des mouvements très apparents de la lune et du soleil. Les Bantous disent que Jupiter a un enfant qu'il avale tous les soirs et recrache tous les matins ; des hauts plateaux du Drakensberg, ils voient à l'œil nu un satellite de Jupiter d'une périodicité de 24 heures. Les Chaldéens avaient poussé l'obscurantisme lâche jusqu'à savoir prédire les éclipses et les Mayas jusqu'à connaître à une seconde de temps terrestre près la durée de la révolution de Vénus. Leur siècle était le plus petit commun multiple du cycle lunaire, de l'année solaire et de la révolution de Vénus, ce qui fait 52 ans. On lira avec profit sur ce thème le livre de Jacques Soustelle, *La pensée cosmologique des anciens Mexicains*. Les Dayaks de Bornéo, primitifs s'il en est, offrent aux nouveaux mariés une tête de mort, emblème de la lune, laquelle est l'astre de la fécondité. Là aussi la perception cyclique de la vie et de la mort est manifestée.

La planète entière présente une quantité de vestiges de monuments cultuels qui ont exigé d'énormes investissements d'énergie : pyramides, ziggourats, mastabas américains, mégalithes de toutes sortes.

Or jamais personne n'a posé la question la plus importante concernant l'étude astronomique et les monuments cultuels : celle de leur motivation. Si les Mayas ont jugé leurs calculs astronomiques plus pressés que l'invention de la roue, si les Pharaons ont investi l'énergie de dizaines de milliers de travailleurs qu'il fallait au moins nourrir pour creuser des hypogées, dresser des statues géantes et des pyramides, ils devaient en connaître la rentabilité, même si cette rentabilité est immatérielle et nous est devenue imperceptible. Alors prudence et modestie sont de rigueur ; gardons-nous de parler d'obscurantisme et demandons-nous plutôt si ce n'est pas certaines de nos perceptions qui sont obscurcies.

C'est la perception du divin dans la matière qui fait la parenté universelle de toutes les religions dites païennes. Les dieux majeurs sont cosmiques, les dieux mineurs telluriques. Le soleil est Apollon, Baldur, Belen ou Baal; la lune est Ishtar, Séléné, Isis, Diane ; Jupiter se nomme aussi Zeus, Tiu ; Vénus se nomme aussi Aphrodite, Vanda, Freya, Anna ; ceci pour ne citer que les dénominations les plus connues. Mais je crois important de faire remarquer que le culte vaudou, spécifiquement africain, bien que développé aux Antilles, a un panthéon qui épouse les antiques panthéons européens : Monsieur Saint Jean, esprit du soleil, du

feu et du bélier, est Apollon ; Zandor, esprit de la guerre, est Mars ; Maîtresse Erzulie est Vénus ; Damballah Vaudou est Mercure ; Papa Guédé est Saturne, dieu du temps donc de la naissance et de la mort, ce qu'il exprime par son habit de croquemort et son phallus énorme.

Ces identités ne peuvent être le fait d'influences des Blancs, les Noirs déportés au Nouveau-Monde ne sachant rien de l'antiquité gréco-latine et l'instruction des esclaves étant nulle. Il n'y a pas lieu de s'étonner de ces correspondances qu'on retrouve partout ; elles résultent de l'universalité des forces cosmiques, telluriques et biologiques.

Une preuve éclatante de la perception du divin dans la matière réside dans le fait que les Anciens associaient à chaque divinité non seulement un astre, mais aussi un animal terrestre, un animal aquatique, un animal volant, un métal, une gemme, au moins un arbre et plusieurs plantes. A titre d'exemple nous citons les « correspondants de Vénus » : le taureau, la coquille Saint Jacques, la colombe, le cuivre, l'émeraude, les arbres d'eau (osier, saule, peuplier), les plantes aphrodisiaques. Et il en va de même de tous les dieux et déesses, mais la question nécessiterait tout un chapitre.

Remarquons que les divinités vont par couples : Jupiter et Junon, Mars et Vénus, Apollon et Diane (Belen et Bélisama chez les Celtes). Ces couplages témoignent de la profondeur et de la justesse de la vision des anciens quand aux forces de la nature. Cette dualité des forces existe encore

dans l'inconscient collectif ainsi que le révèle la psychanalyse de Carl-Gustav Jung. Nous allons voir dans le sous-chapitre sur les différences comment les perceptions humaines dépendent aussi de la situation géographique et du climat.

Les paganismes européens, leurs nuances et différences

Quiconque prend la peine d'y regarder de près découvre dans les panthéons et les mythes de l'Europe antique des abîmes de connaissance et de sagesse. Les divinités sont à faces multiples, toutes plus ou moins des Janus. La lune est successivement Artémis, déesse de la jeunesse, des animaux sauvages, de la chasse, du sport, Séléné, déesse de la fécondité en pleine lune, et Hécate, déesse de la mort en lune obscure. Les Grecs savaient parfaitement qu'ils avaient à faire au même astre, lequel déroulait en raccourci l'évolution de toute vie : jeunesse, âge adulte, déclin et mort.

Les Anciens ressentaient toutes les puissances divines comme des variantes de deux puissances fondamentales : la puissance mâle et la puissance femelle, le *Yang* et le *Ying* du Tao chinois, le *Ha* et le *Tha* de l'hindouisme. On peut dire sans exagérer qu'une vision identique au Tao soutend tous les paganismes du monde. Même l'antiquité sémitique ne fait pas exception avec ses couples tels que Baal et Astarté, Ishtar et Mardoukh. La lune était d'une part la femme (Ishtar devenue aujourd'hui le prénom Esther),

mais contenait d'autre part un homme, le grand vieillard à la lanterne de la psychanalyse jungienne, le moine encapuchonné porteur de la faux de la mort que nous connaissons par notre iconographie... et nos rêves ! Le Sinaï est le mont de l'homme de la lune, étymologie annonciatrice de l'horrible dessèchement apporté par le Judaïsme, de la persécution contre les déesses et les « idoles », de tout ce que j'ai exposé dans mes livres et articles comme « *psychisme du désert* », qualification confirmée par la dénomination musulmane du désert comme « jardin d'Allah ».

Un autre exemple de l'ambivalence des divinités : l'Artémis d'Ephèse, cible préférée du fanatique Paul de Tarse ; cette Artémis avait non pas deux seins, mais deux rangées de seins et se trouvait ainsi assimilée à une déesse de la fécondité, à Séléné. Certains croiront voir là de la confusion ; mais j'y vois au contraire la claire perception du caractère fugitif de toute vie, de toute condition du vivant, l'heureuse vision du temps cyclique.

Cette classification inexprimée, mais non moins claire pour autant, des divinités en puissances mâles et femelles explique certaines apparentes différences dans les panthéons européens. Ainsi Freya, la Vénus germanique, est-elle aussi Minerve, ce que révèle son oiseau : la chouette. A Artémis correspondent les trois Walkyries. Il n'y a jamais de réelles divergences, uniquement des nuances dues aux pluralités des fonctions divines. Et dans la plupart des cas, la correspondance est totale, même pour des puissances secondaires ; ainsi aux trois Parques correspondent les trois

Nornes : Ourdr, Verdandi et Schould (ces noms orthographiés selon la phonétique française signifient l'hérédité, les choix personnels et ce que l'Inde appelle le *Karma*). Je précise que par choix personnels j'entends les buts et les actes, ce qui ne dépend pas totalement de l'hérédité et du Karma (le *mektoub* de l'islam ou destin inévitable) ; *Verdandi* signifie étymologiquement le *devenir*.

Les mythes divins contiennent de prodigieuses visions sur la création du monde par densifications successives. C'est par l'intelligence que les dieux succèdent aux géants après les avoir vaincus. La succession de Kronos à Ouranos et de Zeus à Kronos, celle d'Odin à Ymir sont typiques. Mais les dieux à leur tour redoutent l'intelligence des hommes en qui le divin va atteindre une concentration supérieure. La colère de Zeus contre Prométhée ressemble fort à la crainte des Elohim dans la genèse biblique : les hommes ne doivent pas manger du fruit de l'arbre de la connaissance car sinon, disent les Elohim, « *ils deviendraient semblables à nous* ».

Les mythes héroïques ne sont pas moins riches de significations. Prométhée, le promoteur de l'homme, est rivé au Caucase (à la terre) parce qu'homme parmi les hommes et asservi à la condition humaine. Un aigle lui ronge le foie : les interrogations de l'esprit le tourmentent sans cesse. Mais la nuit son foie se régénère (les puissances de l'inconscient réparent les désordres causés par l'intellect). Il ne cède pas aux pressions de Zeus et de son messager Hermès, parce qu'il sait qu'un jour, c'est Zeus qui aura besoin de

son intelligence. Question : au-delà de l'astrophysique et de l'astronautique, l'homme sera-t-il un jour l'ordonnateur et le mainteneur du cosmos ?

Epiméthée (*qui émerge de l'homme*) cède aux prières de la séduisante Pandore et ouvre la boîte contenant tous les désastres potentiels qui se répandent dans le monde. Mais nous, qui nous laissons guider par les vanités et les curiosités irréfléchies, qui accumulons les désastres écologiques, ne sommes-nous pas Pandore et Epiméthée, ce frère imprudent de Prométhée ?

Il est bien évident que le mythe de Prométhée est un des nombreux mythes du Fils divin incarné, comme ceux de Mithra, d'Odin et du Christ.

Le mythe d'Héraclès a été tant étudié, à la fois comme influence du soleil dans les douze maisons astrologiques et comme cheminement de construction personnelle, que je préfère ne pas y revenir.

Par contre, le mythe de Siegfried ne l'a, à ma connaissance, jamais été, bien qu'il ne le cède en rien aux mythes grecs en richesse de sens.

Dans une hutte construite autour du tronc d'un chêne gigantesque (l'axe du monde), vivent Hunding (*engance de chien*) et Sieglinde (*douceur de la victoire*). Dans une racine du chêne est enfoncée jusqu'à la garde une épée qui attend le héros capable de l'arracher ; cette épée est évidemment le défi lancé à l'homme par son propre destin. L'identité avec le mythe d'Excalibur saute aux yeux.

Alors que Hunding est à la chasse, passe Sigurd (*la victoire, la force originelle*) qui demande l'hospitalité. Sieglinde l'accueille et lui montre l'épée que Sigurd arrache immédiatement. Les deux jeunes êtres se reconnaissent alors comme frère et sœur en tant que *Wälfungen* (*enfants de loups*, opposés à *l'engeance servile des chiens*). Ils s'étreignent et engendrent Siegfried (*paix de la victoire*). Mais Hunding survient, les surprend et demande le duel. Les Walkyries ont reçu d'Odin l'ordre de faire tuer Sigurd, non parce qu'il est jugé coupable, mais parce qu'il est le meilleur et qu'Odin veut se le réserver pour le combat final dans son armée des *Einherjer* (les *survenants*). Mais la Walkyrie (*arbitre des combats*) Brunhilde (*l'amie des armures*) se laisse émouvoir par la beauté du jeune couple et désobéit. Odin doit intervenir lui-même pour égarer Sigurd et le faire tuer par Hunding. Puis il tourne sa colère contre sa fille Brunhilde et la condamne en termes durs : « *Tu as cédé à l'amour, tu seras son esclave ; endormie au bord d'un chemin, tu seras à la merci du premier venu* ». Mais Brunhilde se révolte contre cette sentence et obtient d'être endormie dans un cercle de feu, sur un rocher abrupt battu par les tempêtes, de sorte que seul un héros puisse la découvrir et l'éveiller. Rentré victorieux, Hunding chasse Sieglinde, enceinte de Sigurd.

J'ai déjà exposé dans plusieurs livres et articles comment le mot *Wälfung* avait été déformé en *Wälsung* à cause de la ressemblance du *f* et du *s* en écriture gothique. Mais en allemand, les Guelfes des guerres du Moyen Âge sont bien appelés *Welfen*, comme le *Wolf* anglais et allemand.

C'est seule et en forêt que Sieglinde donne le jour à Siegfried et meurt peu après. Comme Parsifal, fils de Dame Herzeleide (*peine du cœur*), Siegfried sera « *enfant de la veuve* ». Il grandit parmi les bêtes avant d'aboutir à l'ancre d'Alberich (le *niais*, le *vulgaire*) où il apprend l'art de la forge. Il y a sans doute là l'allusion à l'irruption d'une race nouvelle, ignorante mais hautement douée, qui assimile les techniques d'une race vieille, mais inférieure. Alberich et les nains, jaloux de la force et de l'habileté de Siegfried, l'envoient souvent dans la forêt accomplir des missions périlleuses avec l'espoir qu'il n'en reviendra pas. Mais Siegfried se tire de toutes les situations, se forge une épée qu'il baptise Nothung (*l'enfant de la détresse*).

Il affronte en forêt le dragon lourdaut et venimeux Fafnir. Au prix d'un rude combat, il le tue et se baigne dans son sang; il devient par là invulnérable, sauf un point dans le dos, isolé par une feuille de tilleul (*la douceur*). Ayant connu le mal et en ayant triomphé, Siegfried est passé de la naïveté vulnérable à la sagesse invulnérable; seul point fragile : la douceur et la bonté naturelle des forêts. Sa compréhension, acquise également à ce moment là, du « *langage des oiseaux* », des messages subtils de la nature, ne le mettra pas pleinement à l'abri de la perfidie des êtres vils.

Que signifie ce mythe magistral ?

Le dragon énorme et lourdaud est l'humanité dégénérée issue de Hunding, de l'engeance servile des chiens, avec sa force du nombre, ses ruses, sa haine venimeuse de tout ce qui est grand, fort et pur. C'est le « dernier homme » de Nietzsche dans le prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, l'homme du « Pays de l'instruction ». Or cet homme dégénéré, abject à des degrés divers, nous le portons tous en nous. Mais quiconque se libère par une lessive impitoyable contre ses propres bassesses devient invulnérable. Le sang du dragon dans lequel se baigne Siegfried est la bassesse issue de ce que les religions du désert appellent la chute, mais qui est un processus évolutif et non une faute, tout comme Lucifer n'est pas un séducteur, mais un porteur de lumière. Ayant traversé l'expérience du mal et l'ayant rejeté, nous passons de l'innocence à la pureté choisie ; nous sommes alors invulnérables. Et nous sommes à nouveau ouverts aux voix de la nature, au « langage des oiseaux » ; nous ne risquons plus de tuer stupidement le cygne, comme Parsifal avant ses expériences de la vie.

Mûri par l'expérience et le combat à la fois contre le dragon extérieur et le dragon intérieur (à rapprocher de la petite guerre sainte et de la grande guerre sainte de l'islam), Siegfried se lance à la recherche de la divine Brunhilde endormie dans son cercle de flammes. Son bateau franchit les tempêtes (victoire sur l'air et l'eau) ; il escalade la falaise

et franchit le cercle de flammes (victoire sur la terre et le feu) ; puis il réveille et épouse Brunhilde, rendant ainsi au monde le couple pur capable de régénérer le genre humain.

Le vrai mythe s'arrête là. Mais les *Minnesänger* (chantres d'amour, troubadours germaniques) y ont associé l'histoire réelle d'un Siegfried roi de Xanthen, époux de la princesse burgonde Kriemhilde et assassiné par son beau-frère Hagen qui redoutait sa popularité. Le dénouement ayant eu lieu à la cour d'Attila par le meurtre des princes burgondes Gunther et Hagen, les Mongols n'ont conservé que la partie non mythique. La fameuse querelle des reines sur le parvis de la cathédrale de Worms est une pure invention des *Minnesänger*.

La sacralité et la piété païennes

Comme vous ne faites pas les choses à moitié et qu'on ne peut certes pas vous reprocher d'être superficiel, vous traquez « *l'horreur de la nature* » jusque dans son plus universel et plus intime refuge : jusque dans l'instinct sexuel.

Dans le chapitre *Détruire les bosquets sacrés* de votre *Testament de Dieu*, vous contredisez sans le nommer Sigmund Freud. Je suis bien loin d'être freudien. Je reproche à Freud son pansexualisme, son assimilation abusive de toute sensualité à la sexualité. Je soutiens que quiconque n'éprouve pas de plaisir à cajoler un enfant, à caresser un bel animal n'est pas un être normal ; mais quiconque en éprouve une

pulsion sexuelle est encore plus anormal. L'antiquité savait distinguer l'*éros* et l'*agapè* ; ce sont les religions démonisatrices de la nature et du sexe qui nous ont fait perdre cette distinction. Je reproche aussi à Freud de n'avoir pris en compte que la seconde moitié du mythe œdipien et de négliger la volonté de meurtre du père sur le fils. Enfin je regrette que Freud ne nous ait rien dit sur la confrontation de l'enfant avec la mort, non plus que des cogitations enfantines sur les infinis et autres problèmes philosophiques. A cinq ans, je m'interrogeais déjà sur ce qu'il y avait au-delà du firmament et des étoiles ; j'avais également accédé à la notion d'infiniment petit grâce à une boîte métallique de cacao portant l'image d'un voyageur tenant la même boîte de cacao, sur laquelle on reconnaissait encore le voyageur... Et je connais une personne qui a eu au même âge que moi la même expérience grâce à une boîte de *golden-sirup*. Tout ceci pour dire que je ne suis pas freudien. Mais je n'en refuse pas pour autant de précieux enseignements. Si le complexe d'Oedipe est une maladie de notre civilisation, maladie ignorée des « sauvages » et due chez nous principalement aux frustrations subies par les enfants en bas âge à cause de l'allaitement artificiel, du travail des femmes et d'une grave détérioration des instincts féminins, instincts maternels y compris, il n'en reste pas moins universellement vrai que nous faisons tous l'apprentissage de la sensualité avec la mère. Une prise de conscience sexuelle peut aussi fort bien démarrer au simple spectacle d'un vagin animal. Mais cela ne justifie nullement le pansexualisme.

Ceci précisé, ce que vous écrivez au début du chapitre *Détruire les bosquets sacrés* est une montagne de pathologie. Je vous pose au passage et accessoirement une question : quelle serait votre réaction si un auteur s'avisait d'intituler un chapitre de l'un de ses livres *Détruire les synagogues* ? Je gage qu'il se trouverait des gens de confession juдаique pour porter plainte contre excitation à la haine et à la violence et que l'écrivain serait sérieusement condamné. Mais il y a dans notre monde deux poids et deux mesures, et bien que le fanatisme ne soit pas du tout là où vous le situez, mais chez vous, comme le montre l'aveu du chapitre que j'évoque, le matraquage médiatique mondialement orchestré a implanté l'idée inverse dans presque tous les esprits.

Mais revenons à la pathologie de vos positions. D'un bout à l'autre de votre livre, vous évoquez comme une évidence la nécessité d'une Résistance (je reproduis le R majuscule que vous utilisez). Vous fondez cette nécessité sur le fait que la vie et la nature acceptées conduisent au viol de la loi qui est pour vous la loi suprême : « *Tu ne tueras point* ». Mais les promoteurs de cette loi ont-ils cessé de tuer ? Bien au contraire : ils ont édicté contre les Cananéens les consignes de génocide que j'ai déjà évoquées ; au retour de la « captivité » de Babylone, ils ont pratiqué contre les Juifs déviants de sanglantes persécutions ; ils ont introduit le fanatisme et la persécution religieuse dans l'histoire. Aucune doctrine n'a causé dans le monde autant d'horreurs et d'hécatombes que les doctrines de fraternité universelle

et de non-violence. Et, ce qui est peut-être pire, en tentant d'accréditer des idées contraires aux lois de la vie et donc inapplicables, elles ont généralisé les plus sordides hypocrisies. Là où le Galiléen avait dit : « *Que votre oui veuille dire oui, que votre non veuille dire non; tout le reste est pervers* », ses successeurs ont inventé le mensonge pieux et la restriction mentale, développé la dispute à coup d'arguties. Cela ne vous choque sans doute pas, puisque vous ne craignez pas d'affirmer que la lettre est au-dessus de l'esprit. Sans doute auriez-vous hurlé à la mort contre le Galiléen, au milieu de ces Pharisiens à qui il avait reproché de « *nettoyer le dehors du plat, mais de négliger le dedans* » et qu'il avait traité de sépulcres blanchis.

Les nécessités de la vie vous répugnent ? Alors je vous rappelle l'incitation du stoïcien : « *Il est dur d'être asservi à la nécessité ; mais je ne vois pas la nécessité d'y rester asservi* ». Et je vous rappelle aussi celle de Nietzsche : « *Ils sont fatigués de la terre et la terre aussi est fatiguée d'eux ; qu'ils s'en aillent donc. Lorsqu'on ne trouve plus à aimer, il faut... passer !* ».

Vous prônez contre la nature « *l'ancrage en légalité* » (juive, cela va de soi) et vous voulez que cet ancrage « *soit premièrement arrachement à la nature et volonté de désaccord avec le monde, qu'il ne soit pas une chose ni un étant parmi d'autres étant – cela implique une chaîne de conséquences où commencera d'apparaître en clair la fonction de la fiction monothéiste* ».

Merci de votre aveu : la « légalité » antinaturelle dans laquelle vous voudriez nous ancrer n'est donc pas « *un étant*

parmi d'autres étant », une doctrine sur un pied d'égalité parmi d'autres ; et la chaîne de conséquences apparaît fort clairement à partir de ce monothéisme dont vous avouez qu'il n'est qu'une fiction : le total étouffement de la joie de vivre et de la personnalité sous le double pouvoir d'une dictature sociopolitique et d'une omniprésente pression des esprits obnubilés par votre haine et votre culpabilisation de la vie. Vous nous servez là un condensé de pathologie à rendre jaloux les plus mortifiés et mortifiants inquisiteurs !

Vous pourfendez ensuite ce « *Désir dont l'impératif nous revient ces jours-ci avec tant d'insistance, dans l'obscène jubilation de sa démesure retrouvée* ». Cher Monsieur, les jeux de style sont une chose ; les vérités historiques et psychobiologiques en sont une autre. Vous créez une confusion qui atteint le degré d'une véritable inversion de la réalité. Vous semblez croire que le déchaînement actuel de la sexualité est un retour du dionysisme. Or il est exactement l'inverse. La « démesure » antique, pour reprendre votre langage, était faite d'intensité ; il y avait une haute exigence dans le choix du partenaire, du moment et de l'environnement pour la communion sexuelle qui culminait chez les prêtres et les prostituées sacrées dans la hiérogamie ; l'orgie elle-même était une célébration qui tirait son intensité de sa rareté. Or le déchaînement actuel est tout le contraire : il est chasse furieuse et sans exigences, obsession due à l'insatisfaction, elle-même due aux excès habituels et au manque d'exigences. Notre langage trahit la médiocrité de notre

comportement sexuel : les mots de *con*, de *couillon*, de *putain* sont des injures. Par ailleurs, si vous prenez la peine de chercher qui sont les promoteurs de la frénésie et de la vulgarité du sexe, vous ne manquerez pas de découvrir que ce ne sont pas des païens, mais des gens issus de milieux bien monothéistes...

Il y a dans la pathologie de notre sexualité un engrenage auquel nous ne pouvions échapper et dont la source idéologique est bel et bien la fiction monothéiste (je vous cite une fois de plus...), bien que cette fiction ait elle-même des causes plus profondes à chercher dans la pathogénèse du climat désertique ; je reviendrai en détail sur ce point dans le chapitre sur le conditionnement géographique des psychismes et des cultures.

Le mythe de Don Juan est révélateur de notre maladie. Bel homme, naturellement séducteur, il lui est pourtant impossible d'atteindre à la paix, à cette paix indescriptible, incomparable qu'on éprouve après une communion sexuelle authentique. Nous parlons aujourd'hui d'acte sexuel, et ce terme d'acte trahit une carence dans notre comportement. La communion sexuelle selon la nature de la chair et de l'esprit n'est pas un acte, mais un vertige de félicité dans lequel on sombre ensemble, où l'on jouit autant du bonheur de son partenaire que du sien. C'est cela et seulement cela qui mérite le nom d'amour et qui a fait dire au prophète chrétien parlant des époux : « *Ils ne seront qu'une seule et même chair* ». Une telle satisfaction laisse apaisé pour longtemps. On se garderait bien de recom-

mencer trop vite, de crainte de tout gâcher, affadir, banaliser. C'est exactement l'inverse de l'obsession de Don Juan et de la « libération sexuelle » (lire : l'esclavage) dans la porcherie contemporaine.

Les engrenages de la détérioration sautent aux yeux : dévalorisée par un courant religieux étranger à l'Europe, la femme ne peut plus être pour l'homme partenaire de communion, mais seulement instrument de plaisir et de reproduction. Justement révoltée contre son infériorisation, la femme a donné tête baissée dans le panneau de la réaffirmation de soi par la masculinisation, ce qui a aggravé la pathologie de la situation. La sexualité démonisée a tenté sa libération à travers le langage de sa démonisation : le langage et le comportement orduriers. Les romantiques ont associé l'amour à la délectation morose, donnant par avance raison à Nietzsche : « *Vous aimez les tragédies et tout ce qui brise le cœur. Mais je me méfie de votre chienne...* ».

Outre cette mélancolie pathologique, les romantiques ont fourré dans la tête des jeunes que l'amour était chose due à chacun et dont l'obtention était entravée par les préjugés, les classes sociales, les calculs pécuniaires. Ils ont ainsi fait perdre de vue que l'amour ne pouvait rayonner que des cœurs forts et n'être reçu que par eux. Ils ont ainsi ouvert la voie au raz-de-marée de ce « désir » dont vous dénoncez à juste titre « *l'obscène jubilation* », sans avoir pourtant reconnu que la démonisation que vous poussez à son paroxysme en est la source.

A l'échelle mondiale et hors des civilisations d'ethnie européenne, les religions qui démonisent le sexe sont aussi celles qui encouragent la prolifération irresponsable, étouffant ainsi la planète près de sept milliards de bipèdes dont plus de la moitié végète dans une famine endémique plus ou moins grave. Cette aberrante position envers la procréation est elle aussi une conséquence de la démonisation du sexe auquel on ne reconnaît droit de cité qu'à travers l'enfant. Les hiérarques de ces religions sont aussi décontenancés par les excès et les pathologies de la sexualité et sont incapables de reconnaître que leur religion en est la cause. L'égalitarisme agressif, négateur de toute notion d'aristocratie (pourtant explicite et même dure dans les Evangiles) leur a fait lancer l'idée folle que « *tout être vivant a droit à la procréation* ». Que n'ont-ils lu les mises en garde de Nietzsche ! Je pense au chapitre *De l'enfant et du mariage* dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, également à cet homme à qui il vient de naître un enfant mal formé, qui va demander conseil à un saint solitaire et s'entend répondre : « *Tue-le, et porte-le ensuite trois jours et trois nuits dans tes bras afin qu'il ne t'arrive plus d'engendrer quand le moment n'en est pas venu* ». Je pense aussi à cette phrase : « *Rien n'a causé plus de souffrances dans le monde que la folie des miséricordieux* ».

Schopenhauer fait remarquer que les mariages de raison sont généralement plus heureux que les mariages d'amour, mais que dans les seconds les enfants naissent plus nombreux et plus beaux. Pour nous la chose est claire : seuls les mariages d'amour sont légitimes. La légitimation par des

rites sociaux n'a de valeur que comme affirmation publique d'une réalité intime faute de laquelle le reste n'est que vanité, singerie, source de désillusions et de médiocrité. Car pour nous **l'Esprit est au-dessus de la Lettre.**

En conclusion je citerai un vieux proverbe et son envers :
« *Pour le pur, tout est pur. Pour l'impur, tout est impur* ».

CHAPITRE II

Le conditionnement géographique des psychismes et des cultures

Ayant déjà traité ce thème dans deux de mes précédents ouvrages en français et dans celui en allemand, j'abrègerai le plus possible. Mais le sujet est si fondamental à la compréhension de ces religions naturelles que Bernard-Henri Lévy charge... de tous les péchés d'Israël (je ne plaisante pas), ainsi qu'à la compréhension du débat qui nous oppose que je ne peux moins faire que d'y revenir.

Les amalgames de Bernard-Henri Lévy sont fallacieux et il se livre à partir de sa documentation à des déductions extrapolées dont peu de lecteurs sont à même de découvrir le vide.

Prétendre que le néo-paganisme est un néofascisme est une grosse farce dont l'absurdité ne résiste pas à quelques minutes d'examen. Qui peut ignorer ou contester que les religions monothéistes furent la source du fanatisme religieux, des persécutions, des guerres de religion ? Est-ce

Nietzsche, Hitler ou Staline qui ont dit : « *Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi- Et ceux qui ne veulent pas que je règne sur eux, amenez-les moi et étranglez-les devant moi* » – Eh oui : le doux Jésus, ou au moins son mythe, nous ont légué aussi des paroles de fanatisme. Qui a promu et concrétisé de monstrueuse manière le concept de guerre sainte ? Mohammed, le fondateur de l'islam.

La conclusion s'impose : c'est le monothéisme qui est potentiellement totalitaire et nullement le « paganisme » dont le caractère universel est tout au contraire la tolérance, la curiosité bienveillante envers les croyances étrangères.

L'amalgame racisme et totalitarisme est tout aussi insoutenable : du milieu du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle, ce fut la nation la plus libérale, l'Angleterre, qui fut aussi la plus raciste.

B.-H. Lévy veut aussi nous convaincre que tout esprit révolutionnaire est chargé de potentialités meurtrières. Il est certain que presque toutes les révolutions ont amené des périodes d'horreurs. Mais un examen précis montre que c'est presque toujours le conservatisme et la réaction qui les ont acculées à des violences désespérées. Et avant leur succès la plupart des révolutionnaires ont eu à subir des violences non moindres, bien que ces violences aient été « *ancrées dans la loi* ».

Parler de fascisme rouge serait un pléonasme. Peut-être... et après ? Mais lorsque B.-H. Lévy évoque le national-bolchevisme à l'appui de sa thèse, il pousse le bouchon un

peu loin. Ernst Niekisch, la figure de proue du national-bolchevisme, s'est vu offrir à la fois par les communistes et les nationaux-socialistes une candidature aux élections dans des circonscriptions lui assurant la quasi-certitude d'être élu. Il fut assez honnête pour refuser aux deux.

On met la peur et la sottise de son côté en évoquant le terrorisme. Mais qui ose en regarder en face la cause profonde : l'écrasement des individus lucides et courageux, donc fatalement minoritaires, par la farce démocratique et l'appareil médiatique. Nos « démocraties » sans *demos* ne sont depuis longtemps que des systèmes qui permettent à la canaille nantie d'éliminer les gens honnêtes et capables en manipulant les naïfs et les imbéciles. Il est symptomatique que la plupart des preneurs d'otages demandent à la presse des communiqués qui leur sont refusés au mépris des risques encourus par les otages. Il y a donc bien des choses à cacher. Cela ne signifie certes pas que les régimes totalitaires offrent plus de garanties que les foutaises démocratiques. J'ai exposé ailleurs que le seul rempart contre l'arbitraire et l'injustice était la culture, c'est-à-dire une claire conscience de valeurs intouchables que nul détenteur d'autorité ne peut violer sans provoquer une immédiate révolte. Mais une culture exige de nos jours un préalable de révolution culturelle qui ne peut être le fait que d'un peuple présentant un minimum d'homogénéité.

Ce règne de la « Loi » prôné par B.-H. Lévy semble aller dans le même sens. L'ennui est que la loi qu'il nous propose est doublement irrecevable : d'abord parce qu'elle

est antinaturelle, ensuite parce qu'elle place la lettre au-dessus de l'esprit.

Alors que le gouvernement mondial, déjà largement réalisé sur le plan économique, commence à pointer publiquement le nez et à prétendre à s'officialiser, il nous apparaît urgent de montrer qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a pas et qu'il n'y aura jamais de possibilité de culture universelle. Un gouvernement mondial ne pourra être que le pire des totalitarismes et ne se maintenir qu'en détruisant toute dignité humaine.

Nous allons tenter de dégager quelques idées-forces pouvant raisonnablement prétendre à servir de base à des sociétés différentes parce qu'adaptées à des humains différents.

Archétypes psychiques et topographie des lieux de culte

Je renvoie les lecteurs désireux de pousser à fond l'étude de ce thème à mon ouvrage *Liberté, vérité, santé, ou les catacombes de la libre pensée* et je me contenterai ici de donner les points de repère matériels de ma découverte.

La psychanalyse de Carl-Gustav Jung utilise les quatre éléments fondamentaux de l'alchimie comme symbolique des rêves et facteur d'analyse des cultures. Ces quatre archétypes fondamentaux sont l'eau (archétype féminin doux, la femme séductrice), la terre (archétype féminin dur,

la mère), l'air (archétype mâle doux) et le feu (archétype mâle dur). C'est sur la base de ces données psychanalytiques que j'ai mené mes propres recherches.

Eglises et chapelles chrétiennes ont été édifiées sur les lieux de culte païens, souvent après une féroce destruction de ceux-ci. Vierges, saintes et saints se sont vu attribuer les vertus des divinités qu'ils remplaçaient par cette étrange Eglise qui « *sanctifiait ce qu'elle ne pouvait extirper* ».

Mais ces substitutions ne suffisent pas à expliquer le fait que les lieux de culte chrétiens ou para-chrétiens restent tributaires des archétypes, car cette sujétion persiste hors des lieux païens traditionnels. A l'entrée du port de New-York, la statue de la liberté émerge de l'eau, tandis que le Christ de Rio de Janeiro est juché sur un piton phallique. A Lourdes sont réunies la grotte, ou archétype maternel, et la source, ou archétype vénérien. Bernadette a traduit dans le langage de la seule religion connue d'elle une montée de la déesse-mère de son inconscient dans son conscient. En terre païenne, aux Indes par exemple, elle aurait interprété son aventure de manière plus charnelle, plus sexuelle, et n'aurait pas cru devoir se retirer de la vie. Pour nous aucun doute possible : il y a eu à Lourdes un événement religieux authentique et nous contestons seulement sa spécificité chrétienne.

La source et la grotte, parfois remplacées par un puits et un tronc d'arbre creux, se retrouvent à la Sainte-Baume et dans les centaines de lieux de culte de cette Vierge Noire

qui a pris la relève de Cybèle. Et que dire de la Fontaine de Vaucluse où furent écrits par Pétrarque les poèmes à Laure !

Une autre constatation est troublante : les peuples dont les noms contiennent les consonnes V- V-N, V-N-T ou V-N-D habitent des côtes bordées de lagunes ou des pays marécageux. Que chacun en juge : ainsi en est-il des Vénètes de Venise, ville des bals masqués, des carnivals et des voyages de noce, des Vénètes de la Grande Brière, véritable Camargue bretonne dont le chef-lieu est Vannes, des Vendéens tant de la côte que du bocage, des Wendes de la forêt de la Sprée (près de Berlin). On doit y ajouter dans l'antiquité les Ingvéones de Hollande, les Wendel du lac Mälär (Suède) et tout le grand ensemble des Vanes, peuplades de marins-pêcheurs riveraines de la Baltique, de culture matriarcale et dont la plus célèbre tribu fut celle des Vandales. Ajoutons que près de Béziers se trouve le village de Vendres, au bord d'un marécage au centre duquel on peut voir sur une éminence les ruines d'un temple de Vénus. Le prénom Wanda, probablement le plus ancien nom européen de Vénus, est resté courant en Allemagne du Nord, en Pologne, en Scandinavie et dans les Pays Baltes. On retrouve les consonnes V-N-D dans notre vendredi (jour de Vénus).

Au lieu de lancer à tort et à travers l'insulte d'« *obscurantisme lâche* », Monsieur Bernard-Henri Lévy aurait mieux fait de se demander sur la base de quelles perceptions les anciens Européens associaient la grotte et la source à la

femme, le mélange de terre et d'eau des lagunes et marécages aux consonnes ici évoquées. Voilà de quoi chercher et méditer pour ceux qui ont encore assez de modestie et de courage pour ne pas fuir de telles questions et ne pas se contenter des acrobaties verbales de nos théologiens aussi bavards qu'ignorants. La victoire sur le nihilisme ne nous sera pas donnée par la « loi » d'un « buisson ardent » qui n'a pas pensé à nous parler des devoirs envers les plantes, les animaux et même les enfants, mais par la restitution des communions avec les puissances de l'univers dont les « primitifs » étaient capables. Il nous faudra pour cela beaucoup de modestie, beaucoup de sincérité, beaucoup de désintéressement.

**Le soleil et la lune, le désert et le nord,
la forêt et la mer, la montagne et la plaine
comme puissances modellatrices de culture**

Les trois religions monothéistes, judaïsme, christianisme et islam, ont pris naissance dans les pays à dominante désertique du Moyen-Orient. Cela suffit-il à fonder la phrase bien connue d'Ernest Renan : « *Le désert est monothéiste* » ? Pour ceux à qui cela ne suffit pas, voici d'autres faits. Lorsque le pharaon Akhenaton tente de liquider le polythéisme égyptien et de le remplacer par le monothéisme solaire, il se fait construire un palais en plein désert, loin de la luxuriante vallée du Nil. Remarquons en

passant qu'Akhenaton fut probablement l'inspirateur de Moïse, la fuite des Hébreux hors d'Égypte ayant commencé sous le règne de son successeur, le jeune Tout-Ank-Amon, qui restaura le polythéisme. Les Aryens de Perse furent monothéistes avec le mazdéisme, dès avant l'irruption de l'islam ; les Aryens de l'Inde des fleuves et des forêts furent et restent polythéistes. Monothéiste au Moyen-Orient, le christianisme adopta la Trinité dans le monde gréco-romain, puis la Vierge et les saints dans l'Europe des Celtes, des Germains et des Slaves.

Ces indices invitent à une recherche plus poussée. Je tiens à dire ici que je ne considère pas mes propres travaux comme exhaustifs ; je souhaite et j'espère que d'autres les prolongeront. Je ne prétends pas davantage apporter une explication unique des cultures et du développement historique et opposer un réductionnisme d'inspiration jungienne au réductionnisme d'inspiration économique, version marxiste ou capitaliste. Je me suis simplement livré à une réflexion géoculturelle analogue à la réflexion géopolitique.

Le soleil et la lune sont perçus de manière forte différente en pays chaud et en pays froid. Dans le monde nordique, le soleil est ressenti en mode de douceur. Il délivre du froid, de la longue nuit hivernale et ses rayons sont agréables même l'été. Les deux plus grandes fêtes de l'année sont les solstices. Celui d'hiver est la *neue Helle* (nouvelle clarté) que le français a déformée en Noël. La fête antique durait douze jours, les six précédant le solstice

consacrés aux morts et les six le suivant aux enfants. Cette célébration de la montée de la lumière (*Epiphanie* en grec) qui suit son extrême déclin est donc un parallélisme ressenti entre l'alternance de l'obscurité et de la lumière et celle de la mort et de la vie. La croyance nordique en la réincarnation est un élément de religion solaire que le professeur Karl-August Eckardt, de la faculté d'Iéna, a traité dans son ouvrage *Immortalité terrestre, croyance germanique en la réincarnation dans la descendance familiale*. Cette croyance était si forte que la coutume interdisait de baptiser les enfants avant leur neuvième jour, les traits étant jusque là trop flous pour permettre de reconnaître avec certitude l'ancêtre réincarné. Le mot allemand *Enkel*, qui signifie petit-fils, est d'ailleurs une simple déformation orthographique du sud-germanique *Ahnkel*, le petit ancêtre. Il ne s'agit pas ici d'accepter ou de rejeter ces croyances, mais uniquement d'exposer un élément de culte solaire.

Le professeur Herman Wirth, dont nous sommes loin de partager toutes les conclusions a néanmoins établi que les plus anciens graphismes nordiques sont des arcs et des X symbolisant ou délimitant les diverses trajectoires du soleil.

Ressenti comme doux, le soleil est féminisé. On dit en allemand *die Sonne*. Mais il ne s'agit pas que d'un genre grammatical. Un poème de Goethe est révélateur de la perception germanique du soleil :

*Ich bin die Mutter Sonne und trage
die Erde bei Nacht, die Erde bei Tage...*

(Je suis la mère soleil et porte la terre de nuit
comme de jour...)

Le soleil est donc présenté comme la mère universelle et le poème dit pourquoi : le soleil porte la terre ; il en est le centre de gravitation et l'attire par sa gravité. Or la gravité est une fonction féminine d'attraction. Ce n'est pas sans raisons qu'on dit d'une femme ou d'une femelle portant qu'elle est enceinte ou gravide. Par contre, le rayonnement est une fonction mâle.

On peut discuter à perte de vue pour savoir si la fonction yang du soleil, le rayonnement, est plus ou moins importante que sa fonction yin, la gravité. Ce qui est indéniable, c'est que dans les zones polaires le rayonnement est perçu moins puissamment que dans les zones tropicales.

Au soleil-femme correspond la femme-soleil. Consciemment ou inconsciemment, la femme nordique s'est identifiée à son astre. Elle en devient fréquemment hystérique, autoritaire, abusive ; rappelons en passant que l'hystérie est un besoin maladif d'attirer l'attention.

Les pays nordiques furent les premiers à donner le droit de vote aux femmes. Les femmes écrivains y sont bien plus nombreuses que dans les pays méditerranéens ; quatre des plus grands noms de la littérature scandinave contemporaine sont des femmes : Selma Lagerlöf, Sigrid Undset, Karin Boye, Edith Södergran. Le caractère envahissant de la femme américaine est bien connu et la population

blanche des USA est à forte dominante nordique. Le mouvement des suffragettes est parti d'Angleterre où l'on compte aussi beaucoup de femmes écrivains. En Allemagne c'est la femme qui assure le côté sévère de l'éducation ; elle évolue souvent en tyran domestique, persécute son entourage par son souci maladif d'ordre et de propreté, par l'enflure de son rôle de ménagère. Des mouvements comme le MLF en France sont sous-tendus par une révolte de la femme d'esprit nordique contre la loi du désert véhiculée par le christianisme.

Face à une telle femme, l'homme nordique réagit de diverses manières. Il peut se réfugier dans une timidité qu'elle n'hésitera pas à bousculer pour obtenir une relation sexuelle. Il peut tenter de se construire son monde personnel sans renoncer à la femme, ce qui donne parfois des enfers conjugaux comme celui décrit par Strindberg dans sa pièce *Le père*. Il peut se détourner de la femme, courant ainsi le risque d'homosexualité. Il choisit souvent l'action dure et difficile afin de dominer cette femme qui prétend commander, contrairement à la loi universelle de l'animalité. Mais même dans ce domaine de l'héroïsme la femme nordique a tenté sa percée. Certaines menèrent à bien de dangereuses expéditions maritimes. A Arles, les femmes Cimbres et Teutones sabraient Romains et fuyards. Nous connaissons bien Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette, les souveraines efficaces comme Elisabeth d'Angleterre, Marie-Thérèse d'Autriche, Catherine de Médicis, Catherine de Russie. Les Amazones ne sont pas un mythe, mais une réa-

lité mythisée. Un poème chinois du second millénaire avant notre ère est révélateur : « *Autant que le barbare, redoute la femme du barbare. Debout sur ses étriers, elle tire les oiseaux en plein vol et son œil bleu lance des éclairs* ». La grande révolte des femmes de Diévine, dans la région de Prague, se situe sous la dynastie des Potchemyls, il n'y a guère plus d'un millénaire. La guerre fut terrible et ces dernières Amazones ne furent finalement vaincues qu'avec l'aide d'un prince bulgare. Elles étaient en révolte contre l'élimination de leur rôle religieux et social par les influences romaines et orientales. On lira avec profit le livre de Christiane Singer *La guerre des filles* car ce douloureux et fondamental problème culturel y est traité avec autant de dramatique poésie que de profonde lucidité.

Si l'influence culturelle du soleil perçu comme féminin peut, comme toute situation, donner lieu à des pathologies, gardons-nous d'y voir une détérioration générale de l'homme. Le Nordique veut la femme libre non seulement par égards envers elle, mais aussi pour lui, car il ne la ressent comme sienne que tant qu'elle lui reste librement. Il veut la femme forte, à sa hauteur, et capable de lui donner des enfants qui ne soient pas dégénérés.

La lune, astre de la longue nuit hivernale, du gel, est ressentie comme dure et masculinisée ; on dit en allemand *der Mond*. Le grand vieillard à la lanterne de la psychanalyse jungienne a pris le pas sur l'astre des amoureux. La lune est associée à la mort. Le bouclier s'appelle « la lune des batailles ». Leconte de Lisle, en son temps l'un des meilleurs

connaisseurs de l'antiquité nordique, situe la scène de son poème *Le cœur de Hjalmar* au clair de lune. Un autre poème d'Edith Södergran est significatif :

*Toutes les fleurs savent un secret que la forêt confirme, c'est que
le cycle de la lune autour de notre terre est la voie de la mort.*

Les femmes méditerranéennes au contraire ressentent la lune comme l'astre de leur fécondité, ce que confirme le cycle menstruel. Dans son ouvrage *Les mystères de la femme*, Esther Harding évoque la pratique antique des bains de clair de lune pour guérir la stérilité. Il ne s'agit pas de dire qui a tort ou raison, mais de montrer une différence de perception. En fait les deux ont raison, la vie et la mort étant indissolublement liées en éternelle alternance. Les Dayaks de Bornéo savent ces choses : chez eux la tête de mort est l'emblème de la lune et ils en offrent une aux jeunes couples comme talisman de fécondité.

Examinons maintenant le jeu des archétypes en pays désertique. Nous rencontrons comme partout l'air et la terre. Mais le feu solaire y exerce une puissance destructrice et l'eau, l'archétype féminin doux, y est rare ou même absente.

L'omnipotence du feu solaire trouve son reflet religieux dans les monothéismes dominés par un Dieu jaloux et autoritaire ; le reflet politique de ces monothéismes est la monarchie orientale, absolue et de droit divin ; le reflet social en est le patriarcat. On ne demande pas à l'inconnu

qui il est, mais de quelle maison il est ; l'instinct d'agglomération autour de personnalités émergentes, la fidélité envers le caïd sont des phénomènes sociologiques encore aisément observables, même dans les milieux musulmans implantés en Europe. Le code d'Hannnou Rabbi contient un stupéfiant article, révélateur de la confiscation de la personnalité par le père : « *Si un homme a tué le fils de son voisin, on tuera son fils* ».

Exclue du divin, la femme est dévalorisée et la poésie sémitique croit lui faire beaucoup d'honneur en la comparant à un animal gracieux ou en louant ses vertus ménagères. Comment une telle femme pourrait-elle ne pas laisser l'homme insatisfait ?

Mohammed, le fondateur de l'islam, a tenté d'adoucir certaines duretés du psychisme du désert. Il a interdit de jeter les filles nouvelles-nées dans les puits et d'avoir plus de trois épouses. Mais il a échoué, au moins sur le second point et les rois du pétrole, qui se piquent d'orthodoxie islamique, ont des harems de centaines de femmes. Concubines ? Oui mais... la copulation hors mariage est l'un des trois interdits majeurs de l'islam. Contrairement à la tradition monarchique du pouvoir, Mohammed a voulu que les khalifes soient élus. Mais son gendre Ali a rétabli le khalifat héréditaire et les kharedjites, qui ont voulu rétablir la loi du prophète, ont succombé sous le nombre. Le Coran stipule que même un khalife doit s'incliner si un mendiant lui fait remarquer qu'il viole la loi coranique. Mais devant les potentats orientaux d'hier et d'aujourd'hui, qui pourrait

risquer une telle intervention sans la payer de sa vie ?

L'islam est basé sur le sentiment de la complète insignifiance de l'homme face à Dieu. Il enseigne l'imprévoyance irresponsable, interdit de posséder des réserves de nourriture. L'abandon à la providence est le sens étymologique du mot *islam*. Le Dieu de l'évangile « *qui donne leur nourriture aux petits oiseaux* » (lesquels meurent de froid et de faim par millions chaque hiver) exprime la même démission de l'homme et la même folie.

Soumis de façon excessive à l'irradiation de son archétype, l'homme du désert est sexuellement survolté. On a d'ailleurs découvert chez les Sémites un chromosome mâle supplémentaire et plus gros que les autres, appelé chromosome Y ou chromosome d'Abraham, indice que le jeu des archétypes intervient peut-être jusqu'au niveau génétique.

La femme au contraire subit insuffisamment l'influence de son archétype doux, de l'eau trop rare. Elle a un instinct maternel normal, mais souffre fréquemment de frigidité totale ou partielle. Face à un mâle très demandeur elle se trouve donc en position de force et compense sur le plan conjugal la dévalorisation subie sur le plan public. Achetée à son père par son époux, elle reste propriétaire de sa dot et exige parfois un cadeau à chaque relation sexuelle. Ces véritables impôts sur le sexe dévoilent la faiblesse du mâle dans la relation intime. Or toute faiblesse est ressentie comme coupable. L'homme du désert a tenté de se disculper par un transfert de responsabilité sur Eve, la tentatrice,

mais comme on peut mentir à tout le monde, sauf à son inconscient, il a du évacuer ce mensonge par le rite du bouc émissaire, archétype de la sensualité mâle, chassé chaque année au désert chargé de tous les péchés d'Israël. Il a tenté aussi de rétablir sa supériorité par la brutalité. Le proverbe arabe qui conseille : « *Bats ta femme trois fois par semaine ; même si tu ne sais pas pourquoi, elle le saura* », n'est pas une plaisanterie. Il y a dans le couple musulman une fréquente enflure de la relation sadomasochiste, le sadisme de l'homme provenant de sa faiblesse et le masochisme de la femme de sa frigidité.

L'homme du désert a du faire face non seulement à l'inconfort d'une situation pathologique, mais aussi au danger de surpopulation, vite catastrophique au désert. Remarquons au passage que les femmes touaregs pratiquent, sans doute depuis des millénaires, l'obturation de la matrice par des cailloux ronds, non seulement sur elles-mêmes, mais aussi leurs chèvres et leurs chamelles. Des tabous et coutumes répondent à cette double nécessité. Ce n'est pas un hasard si l'interdiction de la chair du porc et des « animaux à pied fourchu », autrement dit des rongeurs, concerne les animaux les plus forniqueurs et les plus prolifiques. La circoncision est une défense contre l'irritabilité excessive des instincts sexuels masculins. La clitoridectomie, pratiquée en Arabie et dans l'Est africain, vise, dans l'esprit indigène, à combattre la masculinisation de la femme manquant d'eau et soumise, elle aussi, à une terrible irradiation solaire.

Le christianisme a véhiculé sur l'Europe la démonisation de la femme et de la sexualité et l'effondrement religieux actuel ne nous en a pas guéris. Comme je le faisais déjà remarquer, nos insultes telles que *con*, *couillon*, *putain*, révèlent notre sentiment impur du sexe. Les prostituées étaient jadis hautement respectées, comme le sont les geishas japonaises, comme l'étaient encore les hôtessees d'accueil des grandes villes allemandes sous Charles Quint, ce que l'écrivain Fernau a pu établir sur la base d'archives municipales et expose avec verve dans son ouvrage *Et ils n'avaient pas honte...*

Loin d'être perverse et stupide, la sexualité bien vécue est une porte ouverte sur les plus vastes horizons spirituels. Le Dionysos, le « deux fois né », est celui qui atteint par l'ivresse des sens une conscience au-delà de son individualité et découvre la réciprocité créatrice de la vie et de la mort. Le fait que le marquis de Sade ait évoqué cette réalité pour tenter de justifier sa pathologie n'est pas un contre-argument, car toute expérience, toute vision sont susceptibles de déviations pathologiques ; les défenseurs des doctrines du désert auraient du mal à le nier après les hécatombes de l'Inquisition, imitées d'ailleurs par Calvin et Luther qui ont respectivement huit cent et vingt mille brûlés vifs sur la conscience. Et nous avons déjà vu où ont débuté persécutions et guerres de religion.

La Renaissance aurait sans doute balayé l'entreprise chrétienne de démonisation du sexe si le clergé n'avait pas eu un allié inattendu : la syphilis, apparue après la colonisa-

tion de l'Amérique du Sud et qui valorisa la virginité pour des raisons de sécurité lorsqu'après 50 ans de ravages on découvrit qu'elle ne se transmettait pas comme la peste, mais uniquement par les relations sexuelles. La chienlit actuelle qui porte le masque de la liberté et le SIDA font courir un risque analogue à la sexualité resacralisée.

Les religions du désert ont perdu la perception cyclique du temps et sont possédées de la maniaquerie du point final : le Messie instaurera la royauté universelle et le triomphe définitif de la Loi ; Jésus est le fils unique de Dieu (bien qu'il se soit défini comme fils de l'homme) ; Mohammed est le sceau de la lignée prophétique dont il clôt la liste ; les Marxistes chantent « la lutte finale » et « l'ancrage dans la loi » de B.-H. Lévy, qui doit mettre fin à toutes les turpitudes de la vie selon la nature, ne sont que des variantes de la même cécité.

A ces illusions répondent la vision du devenir perpétuel du monde nordique, le *Stirb und werde* (Meurs et deviens) de Goethe, la verve olympienne de Nietzsche : « *Les révolutionnaires me font bien rire : ils veulent tous que leur révolution soit la dernière* ». Les Nordiques ne cherchent pas le définitif hors du monde ; ils vivent dans le temps cyclique, ne fuient pas vers un paradis, car pour eux la terre n'est pas « une vallée de larmes » et ils n'ont pas de « mur des lamentations ». L'*Edda* désigne le monde comme « *le moulin du Joyeux* » (le *Jovis* romain) ou « *le moulin de la grande chanson* » (*Frohdismölle, Gröttsongrmölle*).

L'examen de leurs tares et qualités spécifiques montre que les cultures sont liées à des aires géographiques et que le mondialisme est une folie d'ignorants et d'idéalistes de l'abstrait. Les échecs successifs du bouddhisme, d'Alexandre, du christianisme et de la « paix » romaine, de l'islam et du Marxisme, échecs échelonnés sur vingt-six siècles, devraient dessiller les yeux des plus naïfs. Les conflits ne disparaîtront jamais complètement et ne peuvent être réduits au minimum que par des penseurs de haut niveau, capables à la fois de comprendre les différences et d'en relativiser la signification.

Les différences ne sont pas que théoriques et s'inscrivent aussi dans le concret et les comportements. Qu'on en juge...

Le Moyen-Orient veut assurer la fidélité de la femme par des coercitions au moins morales, souvent par le voile et la captivité. Nous avons besoin qu'elle soit libre, faute de quoi nous ne pouvons pas la ressentir comme réellement nôtre.

Les Sémites écrivent de droite à gauche et sautent à cheval par la droite (priorité au côté masculin). Nous écrivons de gauche à droite et sautons à cheval par la gauche (priorité au côté féminin). La lettre *F*, initiale de Freya, déesse de l'amour, est la première lettre de la série runique. Des noms de cette déesse, Freya et Wanda, dérivent les noms des sentiments positifs : *froh* (joyeux), *Freude* (joie), *Freund*, *Freundin* (ami, amie), *frei* et *Freiheit* (libre et liberté), *Friede*

(paix), *frisch* (frais, contraire de rassis), *früh*, *Frühe* (tôt, heure matinale), *Frühling* (printemps), *Frau* (femme), *Wonne* (volupté), *Wunder* (merveille). Telle est la puissance du féminin dans l'âme nordique.

La pourpre est la couleur royale de l'Orient. Le bleu-roi est celle de l'Europe. La fleur bleue fut chez nous le symbole de la jeune fille pure et désirable. Dans le monde arabe lui correspond « la rose rouge comme du piment ».

Les Sémites ont le tabou du sang dans l'alimentation et la femme ne doit pas lever les yeux pendant ses règles, car alors même son regard est impur et souillé. Nous mangeons du boudin ; la soupe de sang est le plat national suédois et nos femmes ne se sentent pas gênées et impures du fait de leurs règles.

Les Sémites ont le tabou alimentaire du porc et des rongeurs. Nous mangeons sans problèmes du porc, du lièvre, du lapin, du castor, car nous ne sommes pas concernés par les causes de leurs tabous : obsession sexuelle masculine et dangers de surpopulation dans des zones désertiques aux ressources très limitées.

Pour des nécessités de lutte contre une sexualité envahissante, les deux religions sémitiques imposent la circoncision et dans certains pays l'excision clitoridienne. Ces mutilations nous font horreur et soulèvent notre indignation du fait qu'elles sont exercées sur des enfants sans possibilité de choix.

Monsieur Bernard-Henri Lévy comprendra peut-être que sa loi, et la lettre de celle-ci, ne nous tentent nullement. Nous n'avons pas le moindre besoin de ces restaurants « chinois » et pourtant *kasher* qui ont fleuri dans Paris, les media de service nous expliquant à cette occasion qu'ainsi juifs, musulmans et chrétiens pourraient manger côte à côte. Ces restaurants sont pour nous tout à fait superflus, car nous n'avons pas coutume de contrôler ce que notre voisin a dans son assiette et de lui tenir des théories sur la question.

Venons-en à la forêt, envers laquelle Monsieur Bernard-Henri Lévy exprime son horreur réitérée, dans la bonne tradition de la Thora qui prévient « *Garde-toi de t'attarder à admirer un arbre ; il te détournerait de l'aveh* ». Effrayante vue de loin et lorsqu'on l'aborde, offrant la paix et la joie, protectrice pour qui s'y est intégré, la forêt est pour nous l'archétype même du temple. Ce n'est pas un hasard si les nefs gothiques rappellent des allées d'arbres nobles. Sans doute Henri Vincenot a-t-il raison de penser que l'art dit gothique est en réalité goatique, du mot breton *goat* qui signifie *forêt*. En effet, alors qu'il foisonne en Bretagne, l'art gothique est très rare en pays de culture gothique (Provence, Languedoc, Espagne). Il est presque absent en Scandinavie et en Allemagne du Nord.

Procédant de la terre par ses racines et du ciel par son feuillage, l'arbre est l'Yggdrasyll, l'âme du monde, le microcosme. A l'origine, les runes ne pouvaient être gravées que sur du hêtre ou de l'if. Les rapports entre les mots *book*

(livre) et *beech tree* (hêtre) en anglais, entre *Buch* et *Buche* en allemand sont une survivance de cette sacralité. Saint-Louis et la Sainte-Vehme rendaient l'un et l'autre la justice sous un chêne et les feuilles de cet arbre majestueux ornent encore la casque de nos généraux. Les Loges charbonnières ont conservé le symbolisme des arbres pour leurs officiers : le vénérable est cousin du chêne, le premier surveillant cousin du frêne, le second cousin de l'ormeau, le gardien de l'accès cousin du cornouiller, le secrétaire cousin du hêtre (arbre de l'écriture, comme nous venons de le voir), l'aumônier cousin du tilleul (la douceur), l'orateur cousin du charme. Et cette tradition, n'en déplaise à Monsieur Bernard-Henri Lévy, n'a à envier à celle d'Hiram ni l'antiquité, ni la légitimité, ni la force symbolique.

Nous avons vu que la mer donnait des cultures vénériennes et matriarcales de marins-pêcheurs. Du *Kahn* (bateau) dérivent les concepts *kühn* (hardi), *können* (pouvoir), *Kunde* et *kennen* (connaissance et connaître), *König* (roi, étymologiquement *le capable*), *Kunst* (superlatif de la capacité : l'art). Les Vanes enterraient les morts en position de fœtus. Mais il serait faux de voir dans ces cultures matriarcales un homme dominé par la femme. Mars n'y était pas inférieur à Vénus et le roi des Vandales portait le titre de jars, de l'animal de Mars. Il était le *Gänserich*, titre dont nos vieux livres d'histoire ont fait par erreur un patronyme et déformé en Genséric.

La montagne favorise les mystiques individuelles. A l'abri des incursions, le montagnard se soucie peu de la

marche du monde, évolue à retardement. Sa solitude peut dégénérer en mystique suicidaire, comme le montre l'exemple des Cathares.

La plaine favorise les cultures de cavaliers nomades qui peuvent se muer en déferlements prophétiques. Attila ne plaisantait pas en se définissant comme « le fléau de Dieu ». Il fut homme de haute éthique, « *mettant son honneur à vivre comme le plus pauvre de ses guerriers* », comme il l'exposa à l'empereur de Byzance. Son premier ministre était un Spartiate qui lui resta indéfectiblement fidèle. Il respecta les paysans et fut le premier souverain à porter le titre de « *petit père des peuples* » dans les pays danubiens. Gengis Khan aussi respecta les paysans et ne détruisit que les villes qu'il haïssait pour leur veulerie et leur corruption. Les Ases, cavaliers venus d'Asie vers -1500, apportèrent une culture à dominante patriarcale, la hache de guerre, l'incinération et la culture dite des urnes funéraires. Assimilé au dominateur, le cavalier a donné son nom aux fonctions d'autorité. On retrouve la racine R-I-D ou R-I-T dans les mots allemands *Reiter* (cavalier), *Ritter* (chevalier), mais aussi dans *Recht* (droit contraire de gauche, et le droit) ; de même dans l'anglais *to ride* et *rider* (chevaucher, cavalier), *right* et *rule* (droit et règle) ; de même aussi dans le français *rite*, *règle*, *roi*, le latin *rex*, le celtique *rix*. La plaine a donc bien aussi ses spécificités. Le concept de noblesse part du cheval comme chez les marins du bateau.

Aucun mondialisme n'effacera toutes ces diversités dans une grisaille sans espoir. Il n'y aura pas d'ancrage dans une

loi universelle parce qu'il n'y a pas de loi universelle. Qui a le droit en Europe d'appliquer à un voleur africain nos critères sur le vol, alors que dans sa tribu il est un rite de passage, une preuve d'audace et d'intelligence faite de laquelle il ne pourra se marier ? Sous le soleil implacable, on vit de nuit et agit subrepticement.

Mais je doute que ma tolérance puisse convaincre Bernard-Henri Lévy. A ses yeux, je ne suis qu'un de ces analphabètes (*sic*) de l'idée indo-européenne, aux côtés de l'académicien Georges Dumézil et de la brochette d'agré-gés et de docteurs en diverses disciplines qui ont l'audace de redécouvrir leur identité hors du judaïsme.

Le christianisme, religion de synthèse ?

En posant une telle question, on se heurte de suite à la nécessité de préciser de quel christianisme on parle. Il y a entre les diverses branches du christianisme historique de grandes disparités. Il y en a tout autant entre ces branches et les sources évangéliques. Enfin les Évangiles eux-mêmes contiennent des éléments disparates et de provenances diverses.

Il faudrait une somme pour traiter le complexe de problèmes ici évoqués. Aussi nous nous contenterons de faire toucher du doigt les plus criantes contradictions.

Le prophète chrétien a dit : « *Mon royaume n'est pas de ce monde* ». Les Églises voulant faire du christianisme la base

d'un édifice sociopolitique, ont mené des guerres acharnées de primauté avec les souverains temporels. Aujourd'hui elles nous parlent de doctrine sociale ; prêtres et prélats se compromettent dans toutes les causes politiques.

Le prophète chrétien a dit : « *Le Fils de l'Homme ne possède même pas une pierre où reposer sa tête* ». L'Église catholique est la seconde puissance financière du monde, derrière la finance puritaine, également chrétienne, et devant la finance juive. Des ordres religieux se trouvent mêlés à de nombreux scandales financiers, notamment dans le domaine des trafics de devises.

Le prophète chrétien a prononcé de nombreuses paroles, sur lesquelles nous allons revenir, et qui révèlent une entreprise de conversions sélectives et élitistes. Les Églises prétendent rallier la totalité du genre humain.

Abrégeons cette liste d'incohérences et passons aux Évangiles. Ceux-ci montrent plusieurs visages.

On y trouve des expressions de fanatisme intolérable pour un Européen : « *Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi. Et ceux qui ne veulent pas que je règne sur eux, amenez-les moi et étranglez-les devant moi* » (Luc 27-29). Comparé à la totale tolérance du Bouddha, de Nietzsche, de Khalil Gibran, Jésus fait là piètre figure, si toutefois ces phrases sont bien de lui, ce qui reste à démontrer. Nietzsche ne cesse de mettre en garde contre la crédule acceptation de son enseignement : « *On honore mal le Maître en restant toujours un disciple. Ceci est mon chemin. Où est le vôtre ? Je cherche*

des hommes qui me suivent parce qu'ils veulent se suivre eux-mêmes et aller là où je veux moi-même aller ».

On y trouve aussi une obsession du péché, des appels à la pénitence franchement répugnants pour le sens européen de la dignité. Cette culpabilité est l'un des pires fruits des religions du désert chez lesquelles l'opposition bien et mal reflète l'opposition sans nuances de la lumière et de l'ombre.

Le Coran donne une répartition précise des actions suivant qu'elles soient obligatoires, conseillées, neutres, déconseillées et interdites. Ces frontières nous sont risibles. C'est l'esprit d'un acte qui fait sa valeur et nos religions originelles nous ont appris à percevoir la vie comme complémentarités et antagonismes équilibrants de forces mâles et femelles (nos couples divins) plutôt que comme combat du bien contre le mal.

La vision du bien et du mal est trompeuse. Elle aboutit inévitablement à la constatation de « *l'œuvre d'un Dieu méchant et tourmenté* » comme le montre de manière réitérée le *Zarathoustra* de Nietzsche. Bernard-Henri Lévy n'a pas échappé à la même constatation et nous l'expose fort honnêtement dans le chapitre *Ainsi parlaient les pierres* de son *Testament de Dieu*. Mais le perfectionnement qu'il suggère, loin de résoudre le problème, est lourd des plus dangereuses aggravations : au lieu d'élever l'homme au-dessus des jugements dont le critère fondamental n'est que les intérêts de sa petite personne, de l'amener à la conscience

d'une plus vaste identité, l'Alliance le berne par la prise en charge divine de ses problèmes grâce à une loi qu'il n'a ni à découvrir, ni à discuter et encore moins à concevoir. Cette démission obligatoire contient implicitement l'idée chrétienne de la rédemption. Le bouddhisme a déjà montré vingt siècles avant Nietzsche le caractère fallacieux de telles espérances. Et je vois aussi une autre dangereuse implication, celle qui fait parler B.-H. Lévy de « *l'horreur de la nature* », celle que le « *bien* » (la joie, les sensations agréables) peut exister sans le « *mal* » (la peine, la douleur). Or cette espérance n'est qu'une réaction de fatigués de la vie, comme le montre Nietzsche. Nous ne percevons que par différences. Les couleurs sont des réflexions partielles du spectre, les ondes non absorbées par l'objet. Les reliefs ne nous sont perceptibles que par les ombres et tous les skieurs connaissent la difficulté de les discerner sur une surface enneigée. Au cœur d'une sphère uniformément éclairée par sa surface interne, nous sommes aussi aveugles que dans le noir absolu. C'est pour quoi est vraie la phrase du *Gai Savoir* de Nietzsche : « *Bonheur et malheur sont deux frères jumeaux qui grandissent ensemble, ou qui ensemble restent petits* ». Khalil Gibran nous dispense la même vérité : « *Ce sont vos larmes qui creusent la coupe de vos joies* ».

Nous ne nous gaspillons pas dans la quête de l'impossible et de l'illusoire. Nous cherchons plutôt à intégrer par l'expérience intime le *Vers d'Or* de Pythagore : « *Tu connaîtras dans la mesure de la Justice que la Nature est en tout semblable à elle-même* ». L'œuvre aussi rigoureusement scientifique que

profondément philosophique de Jean Marie Pelt, *La vie sociale des plantes*, à ma connaissance l'œuvre la plus épistémologique de notre fin de siècle, ne nous montre pas un Dieu mécontent de sa création, mais bien plutôt une « *Nature en tout semblable à elle-même* ».

Cette contradiction insoluble entre l'idée d'un « *Dieu tout-puissant et infiniment bon* » et le monde tel qu'il est a lourdement contribué au développement des hypocrisies cléricales, du règne de la lettre contre l'esprit. Là où Jésus a dit : « *Que votre oui veuille dire oui, que votre non veuille dire non, tout le reste est pervers* », ses successeurs, prêtres, prélats et papes, ont pratiqué la langue de bois, inventé le mensonge pieux et la restriction mentale.

Mais revenons aux Évangiles et à leurs composantes les plus hautes, à celles qui ont fait scandale et valu au prophète chrétien la fin que l'on sait. On découvre alors une veine héroïque et élitiste rarement évoquée par le clergé :

« *Le royaume des cieux appartient aux violents ; depuis Jean ce sont les violents qui s'en emparent – Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus – Pourquoi parles-tu en paraboles ? Pour que tous ceux qui ont des yeux ne voient point et que tous ceux qui ont des oreilles n'entendent point – Ne jetez pas de perles aux porceux de peur qu'ils ne les piétinent et ne vous dévorent – Laisse les morts enterrer les morts et suis-moi – Le Fils de l'Homme est maître même du Sabbat* ».

Cette dernière parole est sans doute la plus importante, le couronnement du souffle de liberté aristocratique qui

passé dans les autres. En effet, le Sabbat faisant l'objet du plus rigoureux commandement de la loi, quiconque se déclarait maître même du Sabbat se déclarait maître de la totalité de la loi. Nous voilà aux antipodes de cette lettre et de cet ancrage dans la loi que veut nous infliger Bernard-Henri Lévy. Cette affirmation d'un être qui ne tient sa loi que de lui-même est pleinement nietzschéenne XIX^e siècles avant Nietzsche. Pharisiens et Rabbins ne s'y sont pas trompés et se sont acharnés contre cet aristocrate libertaire jusqu'à l'obtention de sa mise à mort. L'Église catholique ne s'y est pas davantage trompée. Elle a effacé le « *même* » de la phrase en cause, lui ôtant ainsi sa portée. Elle tient sous le boisseau les aspects élitistes des Évangiles et privilégie ce sirupeux sermon sur la montagne que beaucoup de théologiens considèrent comme apocryphe et qui contient potentiellement toutes ces doctrines du ressentiment auxquelles Nietzsche a arraché leur masque de justice et de générosité.

Certains ne manqueront pas de dire que moi aussi je choisis dans l'Évangile ce qui arrange mes propres théories et rejette ce qui les dérange. La chose est moins simple que cela. Les paroles auxquelles j'adhère pleinement sont celles qui gênent les promoteurs du christianisme bêlant. Or ce sont bien ces derniers qui à travers l'histoire ont transmis les Évangiles. Ils n'ont conservé ces phrases que par fidélité superstitieuse et elles ont donc toutes chances d'être authentiques. Les apports douteux, incompatibles en tout cas avec les veines vénériennes et élitistes des

Évangiles, peuvent avoir été l'œuvre de Paul de Tarse, de Jean de Patmos et de tous ceux qui à leur suite ont fait évoluer le christianisme en instrument de noyautage de l'empire, tout comme le culte d'Isis en était l'instrument de noyautage égyptien et le culte de Mithra l'instrument de noyautage persan.

J'ai développé ces derniers points dans mon livre *Liberté, vérité, santé ou les catacombes de la libre pensée* et je conseille également la lecture des livres d'Emile Gillibert *Saint Paul, le colosse aux pieds d'argile* et *Moïse et le phénomène judéo-chrétien* (Éditions Metanoia).

La veine vénérienne ne se prête qu'à un plus petit nombre de citations et on la découvre davantage par une analyse mythologique. Jésus dit des époux : « *Ils ne seront qu'une seule et même chair* ». Il porte au pinacle spirituel cet enfant oublié par le législateur du Sinaï : « *Si vous ne devenez semblables à ces enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux* ». En effet, l'enfant est curiosité émerveillée; et c'est bien l'émerveillement qui ouvre la porte sur le monde des causes, sur cette « *Nature en tout semblable à elle-même* » que nous révèle Pythagore. C'est pourquoi dans le sous-chapitre *Le paganisme positif* j'ai défini celui-ci comme une mystique d'émerveillement. Cette disponibilité du cœur était si importante pour Jésus qu'il nous lance un terrible avertissement : « *S'il arrivait à l'un de vous de causer du scandale devant un de ces petits, mieux vaudrait pour lui qu'on lui mît une meule au cou et qu'on le jetât au fond de la mer. Oui : ceux qui ont perdu le respect ému de la pureté enfantine ont*

perdu la plus vive source de l'amour... « *Les tourterelles se fuyaient. Plus d'amour, partant plus de joie* » nous avertit La Fontaine. De nos jours bien des tourterelles se fuient... Cela porte parfois le nom d'une danse : le *twist* (la discorde), parfois le nom d'une peur le SIDA. Telle est la rançon des crados, du déluge de pseudo-érotisme, de hurlements bestiaux, de contorsions de convulsionnaires, de dégoûts blasés que nous infligeons aux enfants. Oui : mieux vaudrait une meule au cou et être jeté au fond de la mer.

Le mythe confirme pleinement cette veine vénérienne. Je précise ici que j'emploie le terme de mythe de la manière la plus positive, parce qu'il est impossible de débrouiller l'historique du mythique autour du personnage de Jésus. L'historien catholique Daniel Rops nous prévient fort honnêtement : « *Quiconque affirme l'historicité du Christ le fait au risque de devoir un jour prendre parti pour une personnalité toute différente de celle qu'il a imaginée* ». Mais, comme expression d'un tournant dans l'idéal d'un peuple, la naissance d'un mythe est bel et bien un événement historique; on ne saurait trop souligner ce point.

Jésus est fils d'une certaine Myriam ; le dictionnaire de la Bible nous apprend que ce prénom signifie « *la femme de la mer, la belle femme* », autrement dit Vénus née de l'écume des flots. Les Latins ne se sont pas trompés en transcrivant par Maria, de *mare*, la mer. Le baptême qu'il reçoit est l'immersion dans l'archétype vénérien et l'oiseau qui se pose sur la tête du baptisé est la colombe, l'oiseau de Vénus. Ses

premiers disciples sont des pécheurs, des hommes de la mer. Les femmes qui le suivent s'appellent toutes Marie ou Marthe, ont donc la racine M-A-R dans leur nom. Les Docteurs lui reprochent de fréquenter des prostituées. Par trois fois il prend la défense de la femme sexuellement assumée : la femme adultère que la foule s'apprête à lapider, la Samaritaine et Marie-Madeleine. Ajoutons qu'il guérit l'Hémorroïsse. Il meurt un vendredi, jour de Vénus. Ses fidèles ne parlent pas de son supplice, mais de sa passion, et ils commémorent ce jour non par le jeûne, mais en mangeant du poisson, comme s'il fallait honorer la déesse issue de la mer. Le poisson sera d'ailleurs le premier emblème du jeune Christianisme.

Tout cela est trop pour n'être qu'un hasard. L'un des buts de Jésus fut certainement de restituer la dignité de la femme dégradée par le psychisme du désert selon les engrenages que nous avons précédemment mis en lumière. Mais les zélateurs juifs, Paul de Tarse notamment, ont inversé le message, ce qui nous a valu la suite que l'on sait.

Nous trouvons donc dans les Évangiles des éléments incompatibles et que leur cohabitation ne rend pas plus compatibles. Nous ne savons pas et ne saurons sans doute jamais si ces éléments sont de même provenance. Mais même si c'était le cas le sublime resterait le sublime et le mesquin resterait le mesquin. Un prophète ne vit pas forcément en permanence sur ses propres sommets et Nietzsche a cerné avec sa lucidité coutumière les carences de Jésus : *« Un juge, même clément, n'est jamais un objet d'amour. Le pro-*

phète chrétien n'a pas senti assez finement sur ce point ; il était trop juif» (Gai Savoir).

Tant pis pour ceux que notre totale liberté scandalise. Nous ne nous attarderons pas à disputer avec les esclaves de l'esprit. Mais nous faisons tout de même remarquer qu'à l'heure où les inconditionnels du Christ le déchirent entre progressisme imprécis d'une part et défense de l'ordre bourgeois d'autre part, voire même régression vers la féodalité orientale de droit divin, nous reconnaissons à ce prophète la dimension intemporelle du premier héraut du dépassement de l'homme et de la mutation surhumaine. Que les enseignements de Nietzsche soient plus cohérents et le dépassent n'est que normal, vu que d'une part nous les possédons en totalité selon une transmission récente et contrôlable, et que d'autre part ils surviennent avec deux millénaires supplémentaires d'évolution.

Notre réponse à la question titre de ce chapitre sera sans ambiguïté : en dépit de leurs sommets, les Évangiles ne peuvent être une religion de synthèse.

Et le christianisme historique ? Mais lequel ? Le catholique ? L'orthodoxe ? Le luthérien ? Le calviniste ? Le puritain ? Le laïcisé ?

Le christianisme est sans avenir, l'Évangile lui-même nous en avertit : « *Toute maison divisée contre elle-même périra* ». Et la pire condamnation de cette religion n'est ni de Voltaire, ni de Nietzsche, mais bien aussi de l'Évangile : « *Vous reconnaissez l'arbre à ses fruits* ». Les scandales et crimes des papes,

les horreurs de l'Inquisition et des *Conquistadors* sont suffisamment connus pour nous permettre de glisser sur ce thème. Mais ce qui est pire, c'est le meurtre de l'âme européenne. Théologiens, missionnaires, conciles et inquisiteurs se sont acharnés avec une férocité et une patience incroyables à extirper la perception immédiate des âmes dans la nature. La femme n'a obtenu son âme qu'à une voix de majorité et il est resté bien entendu que les animaux n'avaient pas d'*anima* ! Quant aux arbres, aux sources, aux roches... Au XVII^e siècle, Descartes sera encore obligé de dauber sur la stupidité des théologiens niant la sensibilité animale dans son *Discours de la méthode*. Pourtant les peuples d'Europe résistèrent. On continua à aimer les bêtes, sans attendre l'exemple de ce grand païen que fut François d'Assise et qui échappa de justesse au bûcher ; plusieurs de ses disciples furent moins heureux. Alors que les inquisiteurs exigeaient des accusés de catharisme qu'ils égorgent un chien pour se laver de tout soupçon, le droit coutumier sur la chasse restait en vigueur, protégeait les femelles et les petits ; en Allemagne on interdisait même de frapper les animaux et de faire porter un joug aux bovins pour qu'ils ne soient pas gênés pour chasser les mouches. Et le paganisme resurgit dans l'écologie.

CHAPITRE III

Contrat social et fonction politique

Notre civilisation de cuistres paperassiers nous a dégradés au point que le mot de contrat évoque immédiatement une cascade de paragraphes écrits. Or un vrai contrat social est justement le contraire d'un texte. Il consiste en un ensemble cohérent de dogmes inexprimés, si puissamment présents dans la sensibilité de chacun qu'ils font partie du monde ambiant, comme la lumière et l'ombre, les couleurs, le vent, les orages, le fait qu'un objet tombe jusqu'au sol si rien ne le soutient.

Quand une loi demande à être formulée, ne serait-ce qu'oralement, elle est déjà en situation d'obscurcissement dans la sensibilité des humains concernés.

L'honneur d'une société ne s'explique pas. Avant la seconde guerre mondiale, un paysan ou un marchand qui avait topé sur un marché ne pouvait se dédire. Il était plus fortement lié que par ces contrats écrits qui contiennent souvent quelque perfide sous-entendu, ou même une non moins perfide phrase qui cause plus tard au naïf une

pénible désillusion. Un homme qui se serait dédit après avoir topé n'aurait plus pu se présenter sur un marché. On l'aurait montré du doigt; plus personne ne lui aurait adressé la parole. Dans bien des régions il était également déshonorant de recourir aux gendarmes pour régler un conflit; de celui qui le faisait, les paysans dont je suis issu disaient : « *C'est qu'un homme comme ça...* », paroles qui contenaient le summum du mépris. Les paysans m'ont souvent fait penser à la parole de Nietzsche dans son célèbre texte *De la nouvelle idole* : « *Chaque peuple parle sa propre langue sur le bien et le mal ; et cette langue le voisin ne la comprend pas* ».

Un vrai contrat social, c'est l'esprit au-dessus de la lettre, tellement au-dessus que celle-ci ne peut que brouiller les cartes.

Or notre civilisation est marquée au berceau par les avocats de la décadence romaine, par des clercs destructeurs de la veine culturelle antique et qui ne nous ont transmis que la pensée des décadents préchrétiens : Socrate, Platon, Aristote, plus quelques courants secondaires, impasses de l'évolution philosophique, comme l'épicurisme ou le stoïcisme. Mais il nous est parvenu moins d'un dixième des œuvres d'Héraclite, d'Eschyle, de Pythagore et de tous ceux que Nietzsche appelle « *les grands fauves de la pensée antique* ». Alexandrie, dont le phare culturel était bien plus important que son phare marin, pourtant l'une des sept merveilles du monde, vit l'incendie de sa bibliothèque, la mise à mort des pythagoriciens, le meurtre de la prêtresse païenne et grande mathématicienne Hypathie, déchi-que-

tée à coups de tessons de verre par une foule chrétienne excitée par l'évêque Cyrille (canonisé par l'Église catholique). Non, Monsieur Bernard-Henri Lévy, ce n'est pas le paganisme qui est totalitaire. La suite de notre civilisation connut une enflure progressive du bavardage des théologiens, des interdits qu'il fallait contourner, comme le fit probablement Thomas d'Aquin en prétendant vouloir mettre la foi à l'abri des attaques de la raison, alors que fils d'un ami de l'empereur excommunié Frédéric II et disciple de l'hermétiste sulfureux Albert le Grand, son but fut sans doute de mettre les savants à l'abri des griffes de l'inquisition. La casuistique des Jésuites paracheva les acrobaties des théologiens. Et de dégradation en dégradation, de révolutions manquées en restaurations impossibles, nous en sommes arrivés au cloaque politique des amnistieurs amnistiés et à un peuple aussi désespéré qu'impuissant, qui exprime son dégoût par des records d'abstentions aux élections, sans pour autant trouver la force de se désengluier de son propre nihilisme. La conscience de l'impasse définitive d'une économie saturée chez les solvables ajoutée à la submersion de la population par des lapineurs irresponsables a conduit les femmes européennes à un tel degré de doute envers la vie qu'elles refusent l'enfant.

Il est étonnant que Monsieur Bernard-Henri Lévy, dont l'érudition est incontestablement impressionnante, ne se soit pas penché sur les grands enterrés de l'antiquité non plus que sur Nietzsche. Pour éclaircir cette partie voilée de notre histoire européenne, je recommande la lecture

d'un remarquable opuscule, paru il y a une cinquantaine d'années aux Éditions du Lotus : *D'Héraclite à Nietzsche*, par le Shri Aurobindo Ghose. C'est le plus génial survol de la culture européenne qu'il m'ait été donné de lire.

Je refuse également l'alternative « Athènes ou Jérusalem » que propose Bernard-Henri Lévy. Je me sens certes infiniment plus proche d'Athènes que de Jérusalem. Mais en ce qui concerne l'éthique, la Rome de la haute époque me semble une référence plus valable qu'Athènes. Et au-dessus de Rome je me réfère instinctivement bien plus au droit normand, à cet esprit insurpassé de liberté et de respect des autres qui faisait qu'un homme n'était pas engagé par une décision du Thing qu'il n'avait pas votée, qu'un violent était banni, mais ni tué, ni emprisonné, qu'un guerrier pouvait s'abstenir de participer à un combat si un ami se trouvait dans le camp opposé.

Le contrat social, nécessité incontournable

Puisque Bernard-Henri Lévy nous parle d'un « *ancrage dans la loi* » et que je n'ai pas mauvais esprit, je veux bien admettre que son souci profond est de trouver une issue au nihilisme contemporain. Son souci est en cela parent du mien et, malgré les dures précisions de mes réponses, je ne lui fais pas un procès d'intentions. Mais je ne peux tout de même pas laisser son impressionnante érudition servir de caution à des erreurs énormes dues probable-

ment à une trajectoire trop spécifiquement juive dans les domaines de l'information et de la culture.

J'ai déjà réfuté son assimilation du paganisme au fascisme. Mais cette réfutation a besoin de compléments positifs, surtout en ce qui concerne le paganisme nordique. Les cinq plus vieilles républiques d'Europe furent des républiques germaniques : par ordre chronologique l'Islande, Novgorod (fondation viking), Venise (de population celtique et danoise), la Suisse et la Hollande. Les libérateurs mythiques de ces deux derniers pays, Tell et Till, ont à une lettre près le même nom et il y a là, pour le connaisseur des secrètes traditions nordiques, une allusion à l'antique Thulé dont les Wisigoths véhiculèrent le nom à Toulon, Toulouse, Tolède et Tolosa. Venise accueille Galilée menacé et la Hollande Descartes. Les nations nordiques brisent le totalitarisme religieux de Rome, accueillent les protestants persécutés. Le roi de Prusse Frédéric de Hoenstaufen déclare que « *si des Turcs viennent à Berlin, il leur fera construire des mosquées* » ; il déclare aussi que « *le roi n'est que le premier serviteur de l'État, là où Louis XIV avait dit : "L'État c'est moi". Le contrat social, nécessité incontournable* ». L'Angleterre est la forteresse du libéralisme. Les génies allemands qui ressuscitent la personnalité allemande sont des enthousiastes de la Révolution Française. Hölderlin et Klopstock sont même faits citoyens d'honneur par la Convention. Les enthousiasmes bientôt désenchantés de Goethe et de Beethoven sont assez connus. Tout au long du XIX^e siècle, la résurrection romantique de

la personnalité germanique va de pair avec les idées républicaines, païennes et socialistes, comme le montre le professeur Henning Eichberg dans l'étude publiée par la revue libertaire *Sous les pavés la plage*. Le fait que les nationaux-socialistes, la SS notamment, se soient eux aussi emparés de la veine païenne ne prouve absolument rien contre celle-ci. Assimiler une résurrection de la conscience nordique à un régime dont les côtés négatifs sont d'inspiration judéo-romaine est d'une criante absurdité. Pourquoi aussi ne pas interdire Rousseau, Voltaire et les Encyclopédistes à cause des dérapages de la Terreur ? Karl Marx à cause de Staline ? L'Évangile à cause des folies criminelles de l'Inquisition et des Jésuites ?

Ce qui me fait peur chez Bernard-Henri Lévy, c'est sa hantise devant toute résurgence de conscience identitaire. Dans un article publié dans *Libération*, il se détourne de Soljenitsyne parce que celui-ci s'est rapproché des traditionalistes russes. Selon la même logique, la renaissance identitaire juive qui a permis la création de l'État d'Israël devrait alors provoquer une vague mondiale d'antijudaïsme.

Il y a un proverbe de Salomon que Bernard-Henri Lévy et tous ses semblables feraient bien de méditer : « *Qui sème le vent récolte la tempête* ». La brève étude de ce livre sur le conditionnement géographique des psychismes et des cultures montre suffisamment la relativité des personnalités raciales à une zone climatique, la nécessité de ne pas laisser dégénérer les différences en hostilités, de pratiquer une réelle tolérance et non seulement une tolérance du bout

des lèvres démentie par les faits. Mais si des hommes du niveau de culture de Bernard-Henri Lévy nous refusent cette tolérance, de qui pourrions-nous l'espérer ? Il y aura alors de nouveaux affrontements, de nouvelles batailles d'aveugles et leurs cortèges d'horreurs.

Notre tolérance n'est pas le fruit d'une incertitude, d'un dilettantisme bourgeois. Nous savons parfaitement ce que nous sommes et ce que nous ne sommes pas. Que d'autres se prennent pour un peuple élu si cela les rassure sur eux-mêmes. Nous ne nous en sentons même pas vexés. Mais qu'ils ne nous demandent tout de même pas de dire *Amen* à leur ébouriffante prétention, d'accepter leur loi, leurs interdits qui ne nous concernent pas.

Une chose est décevante chez Bernard-Henri Lévy : l'absence de la moindre proposition constructive, du moindre élément positif d'éthique ou de contrat social. J'ai relu plusieurs fois ses chapitres *Les sept commandements* et *Ainsi parlaient les pierres* sans y trouver une seule proposition positive. Il exalte la résistance, laquelle débouche inévitablement sur des combats et des violences qu'il réproouve. Il vilipende les doctrines révolutionnaires de droite ou de gauche comme potentialités de dictatures et de goulags. Mais ses condamnations défendent quel ordre sociopolitique ? Le chantage patronal au chômage ? Les oligarchies financières du gouvernement mondial masqué par les foutaises démocratiques ? Les dictatures hybridées de capitalisme et de socialisme ? Les Églises aux doctrines nègre-blanc ? La nomenklatura qui a escroqué le marxisme ? Les

économistes volontairement aveugles et prêcheurs de la fuite en avant ? Les affameurs du tiers-monde qui quêtent pour celui-ci ? Les promoteurs nihilistes de la « culture » de convulsionnaires et de pondeurs d'ordures ? Le droit de vote aux débiles mentaux et aux baffreurs de manipulations médiatiques sur un pied d'égalité avec les hommes de réflexion ?

Qu'il nous nomme donc une chose, une seule chose qui soit digne d'être défendue en cette fin de cycle où le seul espoir d'un homme libre est d'assister à l'auto destruction du monde actuel par sa propre abjection.

Une telle situation historique est justement celle qui exige une nouvelle fondation, donc un nouveau contrat social. Pour qui a appris à regarder l'aventure humaine selon une échelle du temps qui recouvre des millénaires, les tentatives de sectes comme celles des Mormons ou des Anthroposophes sont des produits de cette nécessité. Mais nous savons que la nature est prodigue et qu'une infime partie de ses germes parviennent à la pleine réalisation de leurs potentialités. Cultures et sociétés ne diffèrent pas du pollen et des spermatozoïdes : millions d'échecs pour une réussite. C'est ce que Bernard-Henri Lévy inclut dans « *l'horreur de la nature* », mais c'est aussi le facteur de tout progrès.

La graine désertique, « *l'ancrage dans la loi* » de B.-H. Lévy sont chez nous voués à la stérilité : nous ne sommes pas leur climat.

Ni évolution positive, ni révolution ne sont possibles. L'histoire ne nous offre pas un seul exemple de décadence qui ait remonté la pente ou donné naissance à une nouveauté vigoureuse. La Révolution française a tenté d'être cette nouveauté ; elle a adopté le système métrique et un nouveau calendrier par lequel elle s'affirmait comme un début par l'an I de la République. Mais, faute du support d'un peuple assez jeune et assez honnête, quelques années plus tard c'était le chaos et le marécage du Directoire, la compromission napoléonienne, le retour des Bourbons suivi de régimes hybrides dont pas un ne fut capable de dominer le cancer de la corruption. La Révolution russe n'osa même pas se définir comme un commencement, conserva la datation chrétienne et l'art bourgeois du Paris de la Belle-Époque, assimila les fonctionnaires tsaristes qui formèrent le gros de cette nomenclatura dont on connaît aujourd'hui la corruption, la sclérose et le rôle désastreux dans l'économie soviétique. Bernard-Henri Lévy a raison de mettre en garde contre les violences potentiellement contenues dans l'influence des idéologues. Mais à y regarder de près, ces violences ne sont pas le fait des idéologies ; elles proviennent de la corruption et de la stupidité des humains parmi lesquels les applications en sont tentées. Aucune idéologie ne recommande de voler les urnes lorsque les résultats d'une élection ne conviennent pas à un certain parti. Si la chose est fréquente en Corse et uniquement là, il faut en chercher les causes dans la personnalité corse et non dans l'idéolo-

gie démocratique (simple exemple qui n'a nullement pour but d'accréditer la démocratie).

C'est pourquoi je trouve exagéré de vilipender les révolutionnaires, car, même si le présent rend toute révolution fallacieuse pour cause d'excès de corruption générale, le besoin d'un nouveau contrat social n'en est pas moins grand, car les enfants de l'Apocalypse en auront besoin pour se définir, pour ne pas désespérer, pour fonder un monde nouveau. Cela suppose une prochaine lessive de l'espèce humaine par des réactions de la nature ou des folies de gouvernants, lessive qui ne laissera survivre que les êtres physiquement, intellectuellement et moralement les plus forts. Mais même les forts ne seront guère en mesure d'élaborer un contrat social alors qu'ils seront absorbés par un combat pour leur survie au quotidien.

En dépit de son immense culture, Bernard-Henri Lévy ne sait pas lire l'heure à la pendule de l'histoire. Apôtre du béton et du macadam contre « *l'horrible esprit des bois* », apôtre du grouillement citadin contre « *le ghetto des bois* », il semble ignorer qu'au moins trois grandes civilisations ont péri de la concentration de leur population dans de gigantesques capitales cosmopolites : Babylone, Rome et Mexico. J'ignore s'il a lu *Le Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler ; dans la négative, qu'il permette à l'analphabète que je suis de le lui conseiller.

Le contrat social, de préférence inexprimé, est la gravité qui réalise toute agrégation humaine, quel qu'en soit le

nombre des individus, depuis le couple jusqu'à l'empire. Faute de lui, il ne peut y avoir que des agrégations par la coercition, donc vouées aux hypocrisies, aux violences, à la décomposition. Quand une femme et un homme désirent former un couple durable, l'un et l'autre connaissent leurs propres nécessités de soumission aussi bien que leurs propres domaines de domination ; c'est un contrat social, d'autant plus solide qu'il n'a pas nécessité d'explication verbale. Les sociétés plus vastes tendent à satisfaire des besoins d'appartenance et de solidarité, ce mot débarrassé de tout pathos moralisateur et exprimant uniquement la conscience de la nécessité de mise en commun de forces et de moyens. L'appartenance est un profond besoin de l'homme et ce besoin éclaire la phase d'imitation chez l'enfant qui s'intègre à son environnement humain par l'identité de son comportement. Mais l'appartenance n'éteint pas un tout aussi fondamental besoin de liberté. En schématisant on peut dire que le chaos capitaliste a méconnu le besoin d'appartenance, créant ainsi des antagonismes sociaux désastreux et aussi un raz-de-marée de narcotismes alcool, tabac, drogues dites douces ou dures, mais aussi drogues non chimiques telles que la rêverie, l'obsession sexuelle de nos jours volontairement cultivée sur eux-mêmes par certains sujets, le besoin de bruit, l'éclairage intense comme protection contre les voix de l'inconscient et du subconscient, le travail inutile, la vulgarité artificielle, elle aussi protection contre les voix des profondeurs. Le marxisme, inversement, a négligé le besoin de liberté. « *La*

liberté ? Pour quoi faire ? » demandait Lénine. Le résultat fut le désespoir muet et la paralysie de l'économie. Il y eut en Europe occidentale des cas de membres du parti communiste qui démissionnèrent par besoin de liberté, mais qui ensuite en tombèrent malades par carence d'appartenance. Ce besoin d'appartenance est le principal ressort du succès des sectes.

De ce qui précède ressort clairement l'incontournable nécessité d'un contrat social de type fondateur. Comme nous avons mis en lumière des incompatibilités entre humains, incompatibilités globalement insurmontables et ne pouvant être relativisées que par et chez des humains de haute culture, la nécessité d'un contrat social exige des regroupements d'humains compatibles après le constat d'échec de tous les mondialismes depuis au moins vingt-cinq siècles.

Européen, je ne me sens de compétence que pour les peuples européens. Les autres sont moins coupés de leurs racines, ont conservé un terreau culturel plus riche et retrouveront plus aisément que nous une harmonie lorsqu'ils seront délivrés de la sournoise dictature du mondialisme financier et du désir aberrant de nous imiter et de nous rejoindre sur le plan technique. Pour se délivrer de cet asservissant désir, il leur suffit de retrouver la conscience de leurs supériorités spécifiques. Celles-ci existent. La prodigieuse maîtrise des Jaunes comme acrobates et équilibristes, la capacité de précision dans la frappe chez les maîtres en arts martiaux, la même précision chez les acu-

puncteurs sont les indices convergents d'un système nerveux supérieur. Cette supériorité trouve son reflet dans l'art de la porcelaine, de la peinture sur soie, du lavis, ainsi que dans la puissance d'allusion des mimiques, des symboles naturels, du bouquet.

Les Noirs sont souvent fins psychologues et thérapeutes. Ceux qui ont réintégré sans complexes leur négritude peuvent être les pionniers d'une renaissance africaine libre des perfides influences de notre « bienfaisance ». Je me souviens d'un groupe de Guinéennes et de Guinéens rencontrés à la Faculté d'Alger ; en les voyant, j'ai immédiatement pensé au « maintien doux et fier » dont la littérature du Moyen-Âge fait une marque de la noblesse.

Les Peaux-Rouges ont un don insurpassé d'intégration à la nature. Je ne pense pas seulement à ceux du Nord et à leurs textes si répandus et à juste titre chez les écologistes. Des ethnologues ont fait une stupéfiante découverte dans une tribu de l'Amazone : la forêt que nous disons vierge était en réalité savamment gérée car ces *Indios* avaient multiplié les symbioses dans le monde végétal et récoltaient du miel en abondance sans jamais être piqués grâce à une haie d'arbustes cernant le village et détestés des abeilles. Leur impressionnante pharmacopée contient des milliers de remèdes et ils distinguent des dizaines de catégories de grippe qu'ils soignent différemment.

Ils ne connaissent aucun « *horrible esprit des bois* » et ne se sentent pas dans un ghetto dans leur « *enfer vert* » ; ils n'ont

au contraire qu'un désir : que nous leur fichions la paix et ne détruisions pas leur Eden.

Sociétés de fixités ? Impasses de l'évolution ? Voire... Qui nous dit que leurs connaissances ne s'enrichissent pas de génération en génération ? Qui nous dit que leur milieu naturel ne subit pas des modifications auxquelles ils sont forcés de s'adapter ou de périr ? Il serait temps de nous débarrasser de notre prétention si nous voulons laisser une terre vivable à nos enfants.

Perspectives pour un contrat social européen

Les mots ont besoin d'être redéfinis. L'Europe en tant qu'édifice sociopolitique n'a jamais existé et il serait bien risqué de penser que cet édifice est sur le point de se réaliser de manière complète et durable. Son unité culturelle n'est guère plus évidente. La référence commune aux valeurs chrétiennes est aussi peu significative qu'aux USA ; dans ces derniers, il faut déclarer qu'on accepte l'Évangile comme base des relations entre les hommes pour accéder à la nationalité américaine. Mais où sont les Américains qui tendent la joue gauche quand ils reçoivent une gifle sur la droite ? Qui « *donnent aussi leur robe quand on leur prend leur manteau* » ? La loi de l'Amérique est la brutalité et la perfidie : « *Vivre et laisser vivre* » proclame-t-on au pays de la plus inhumaine concurrence. De toutes façons la doctrine chrétienne est socialement inapplicable et ne peut donc

qu'aboutir à de telles hypocrisies, sans pour autant tempérer la brutalité du *struggle for life*, en y ajoutant au contraire la destruction des naïfs, même intelligents et forts, jusqu'au point de mortelle entropie de la société, point que nous avons maintenant atteint et dont ne nous tireront ni les rêveurs, ni les mots aussi creux que ronflants des baratineurs de la fuite en avant.

Il nous faut donc creuser plus profondément pour découvrir les instincts primordiaux pouvant servir de matériau à une reconstruction psychique et sociale de l'Europe. Mais avant de creuser il faut d'abord balayer, balayer l'énorme fatras de strates accumulées par la domination de la Rome judéo-chrétienne (judéo parce que dès avant la christianisation les Juifs étaient très puissants dans Rome, comme en témoigne la plaidoirie *Pro Flacco* de Cicéron ; c'est d'ailleurs cette puissance de la diaspora qui a permis la déviation du christianisme évangélique que nous avons déjà signalée) ; il faut tout autant balayer les décombres des révolutions manquées, le cynisme désespéré et le puritanisme étouffant ; il faut réécrire toute l'histoire et la libérer du brouillard romain qui déforme et cache toutes nos plus précieuses réalités historiques et par là fondatrices.

La première donnée d'une restitution historique est d'ordre archéologique. Les Nordiques, tant Celtes que Germains et Slaves, ont en commun d'être des ouvriers et artistes du bois et du métal. Les bateaux vikings, les églises scandinaves, le tonneau, récipient le plus commode pour rouler et manier de lourdes charges liquides, de concep-

tion géniale et d'exécution très difficile, témoignent en ce qui concerne le bois. Quel étrange atavisme a pu pousser les pionniers du Far-West à construire les villages de bois que nous montrent les westerns, alors que celui-ci devait être amené de fort loin, que sable et pierre étaient sous la main, que l'eau était parfois rare mais non absente et que le transport de chaux ou de ciment n'aurait représenté qu'un faible pourcentage du poids et du volume du bois ? La prodigieuse architecture celtique du colombage, qui a donné d'audacieuses merveilles de dix étages et plus, qui offre la chaleur humaine d'un nid, qui entre le centre du Danemark et la Galice espagnole, sans oublier l'Angleterre et la Suisse, abrite encore plus de 50 millions d'Européens, ne trouve pas place dans les traités d'art. Et combien aussi vivent encore dans les isbas russes, les chalets de montagne, les stugas scandinaves ? Europe pas morte !

Peu s'en faut peut-être, mais le béton ne nous a pas encore tués.

Les Nordiques furent aussi de remarquables joailliers, orfèvres et forgerons. La faucheuse des Gaulois cisalpins, le roulement à aiguilles du char d'Illyrie, les engrenages en cage d'écureuil témoignent d'une imagination technique qui n'a pas attendu Archimède, soit dit sans vouloir diminuer le moins du monde le prodigieux génie de ce dernier. Les Germains connaissaient aussi des procédés de cimentation qui se sont transmis jusqu'à nos jours.

Mais le bois et le métal résistent mal au temps, bien moins que la pierre, et ceci suffit à faire comprendre que le panorama archéologique s'en trouve fatalement faussé, la malhonnêteté romaine envers les « barbares », malhonnêteté qui n'a pas cessé de nos jours, ayant accentué cette fatalité.

Du point de vue social, la caractéristique de l'Européen est un farouche besoin de liberté. *L'habeas corpus* dans la Rome de la haute époque, le degré inégalé de respect de l'individu dans la société nord-germanique, le goût de l'aventure solitaire telle qu'on le trouve encore chez les trappeurs canadiens ou sibériens témoignent de cette liberté. Nous avons déjà expliqué pourquoi l'homme européen voulait la liberté de la femme autant que la femme elle-même.

Le culte de l'enfant tel que nous l'enseigne l'Évangile était naturel aux Européens. Ce culte a subsisté dans nos fêtes de Noël au cours desquelles l'émotion des jeunes parents est bien plus tournée vers le berceau de leur enfant que vers la naissance du prophète chrétien.

Le corollaire négatif de l'amour de la liberté était une méfiance de bête des bois envers tout détenteur du pouvoir. Les rois, de sang réputé magique, mais pourtant élus, n'avaient aucun pouvoir personnel, seulement celui de donner le bon exemple et de veiller au respect de la coutume. Lorsque par suite de circonstances dramatiques telles que nécessités de migrations ou guerres, on devait donner un pouvoir de décision au roi, alors on en élisait un second

pour qu'ils se surveillent l'un l'autre et n'utilisent pas leur fonction à des fins personnelles. C'est ainsi que prirent naissance les nombreux mythes de Dioscures : Castor et Pollux à Sparte, Rémus et Romulus à Rome, Hengsti et Horsa dans la migration saxonne, Raos et Raptos dans la migration gothe, Amber et Asser dans la migration vandale. C'est le même souci qui explique le duumvirat dans l'administration romaine.

Comme tous les peuples jeunes, les Européens eurent aussi leur totémisme, c'est-à-dire l'accès à la condition d'homme d'armes et d'électeur par le meurtre du totem, de l'animal dangereux de l'environnement. La Louve romaine n'était autre que la société secrète chargée de l'initiation virile des jeunes gens qui, abandonnés nus en forêt armés d'une dague (la *spata* romaine) ne devaient reparaître que vêtus de la peau du loup qu'ils avaient tué ; ils avaient alors intégré la force de l'animal vaincu et devenaient par là son fils : fils de la Louve. Les Wälfungen et Berserkers germaniques étaient également fils du loup et peaux d'ours. Mais tout ceci n'est pas spécifiquement européen et ne peut donc être retenu comme tel. Le grizzli chez les Indiens Cherokees, le crocodile ou un félin dans certaines tribus africaines jouent encore ce rôle et le défunt professeur Lily Weiser, initiatrice de l'école de la sociologie du sacré, a compris le sens d'antiques rites de passage germaniques au Congo, grâce à leur analogie avec des rites de tribus nègres.

Si nous évoquons la phase totémique des Européens, ce n'est donc ni pour prétendre à une spécificité, ni pour les

ressusciter tels quels. Mais nous voulons faire sentir quelle bévue nous avons commise en abolissant dans les temps modernes tous les rites de passage, même le sérieux des examens qui ne sont plus pris en compte ni par les employeurs, ni par les grandes écoles. Nous avons détruit là un fécond élément de structuration sociale et un frein à la décadence. Il serait par exemple normal que les ingénieurs de l'automobile soient astreints à un an de travail dans un garage. Cela les inciterait à tenir compte des difficultés du mécanicien dans ses travaux de réparation et d'entretien. Simple exemple entre cent autres possibles.

Le Nordique avait aussi un souci de liberté sous une forme qui ne nous est pas immédiatement compréhensible : il ne voulait pas être lié par une dette, même morale. Pour cette raison, la politesse n'interdisait pas de refuser un cadeau en donnant comme motif qu'on n'était pas en mesure d'un offrir un de même valeur. Pourtant la générosité n'était pas absente. L'hospitalité était un devoir sacré au point de faire différer un règlement de comptes. La convivialité avait un niveau religieux. Le Mets antique était l'hydromel et la viande de cheval, la boisson et la nourriture de la rencontre et de la communion ; c'est ce qui explique la parenté des mots anglais *meat* (viande), *to meet* et *meeting* (rencontrer, rassemblement) ; le mot français *mets* est de même origine. Cette sacralité de la viande de cheval, qui possède effectivement un pouvoir exaltant dont le souvenir subsiste dans l'expression populaire « *avoir mangé du cheval* » pour exprimer le dynamisme, explique les interdits chré-

tiens dans les capitulaires de Paderborn et cette expression indignée d'un moine aquitain : « ...*L'abominable sacrifice de la viande de cheval* ». L'archéologue danois Wilhelm Grönbech pense que les menhirs nordiques marquaient des points telluriques favorables à la descente de « l'âme collective ». Le farouche individualisme des Européens n'était donc pas sans compensations et ils ne démentaient nullement ce double besoin de liberté et d'appartenance que nous avons précédemment évoqué.

Une autre caractéristique de l'Européen nordique est l'amour des animaux. Il n'y a pas seulement les preuves antiques que nous avons déjà évoquées. Dans les pays scandinaves, les chevaux en liberté se précipitent autour des touristes pour se faire caresser et gambadent de joie. J'ai moi-même vécu la chose. Les chiens ne sont méchants que s'ils sont dressés comme gardiens ; sinon ils manifestent une amitié spontanée à tout passant. Il m'est arrivé en Allemagne de conduire sur deux cent mètres un taureau charolais de la prairie à son étable en le tenant directement avec la main par une corne ; la brave bête d'une tonne me suivit comme un toutou et sa seule protestation fut de secouer la tête et de s'arrêter, manière de résister contre ma marche trop rapide et incompatible avec l'idée de la vie chez les bovins ; ayant réglé ma marche sur cette idée, tout se termina paisiblement.

Sens aigu de la liberté de l'individu, besoin d'une femme libre, faute de laquelle aucune réelle possession n'est concevable, amour « évangélique » de l'enfant, refus

de tout pouvoir arbitraire, amour de la nature et des animaux, telles sont les caractéristiques de la personnalité européenne.

Il faut y ajouter deux éléments moins spécifiques, mais aussi très forts : la joie de l'affrontement des difficultés ; le négativisme envers la vie que l'on trouve dans les religions du désert avec les sentences sinistres «... *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front – Tu enfanteras dans la douleur – la terre est une vallée de larmes* », ainsi que dans le mur des lamentations et le proverbe arabe « *On est mieux assis que debout, mieux couché qu'assis et mieux mort que couché* » est inconnu de l'Européen ; ses sentences sont positives : « *Le travail fait la douceur de la vie* » (non seulement parce que créateur de bien-être, mais aussi comme joie de la créativité), « *La mer houleuse fortifie les bras de nos rameurs et la tempête nous conduit plus vite au but* », le monde « *moulin du Joyeux, ou de la grande chanson* » ; l'autre élément est une vigilance très sévère contre la décadence ; alors que les sociétés à prétention initiatique de référence orientale ne pratiquent plus que des simulacres d'épreuves, les Mensur estudiantines des pays nordiques exigent le duel et se posent en gardiennes de la loyauté, de la probité intellectuelle, de l'honneur ; or le courage est la base indispensable à ces autres vertus.

On pourrait presque résumer la personnalité européenne par la chevalerie. Son culte de la Dame a sauvé l'âme européenne alors que faisaient rage l'Inquisition, la démonisation du sexe et la folie cathare, christianisme poussé jusqu'à son extrême logique : « *L'esprit est de Dieu,*

la chair est du diable, le péché suprême est la pro création ». Son souci de justice (protection de la veuve et de l'orphelin) reflète le refus de l'arbitraire et de la loi du plus fort. Sa noblesse tient toute dans la devise des chevaliers errants : « *Doux envers les humbles, fier envers les forts* ». Aussi n'est-ce pas un hasard si les westerns nous enthousiasment par le courage et le désintéressement du pur héros en qui on retrouve, au milieu de la vulgarité et de la brutalité du Far-West, le chevalier de Dürer, indifférent à la mort, à la chienne et au diable qui le suivent et dont le regard droit exprime cet autre adage de la chevalerie : « *Fais ce que dois, advienne que pourra* ».

Je ne crois pas à la possibilité d'une résurrection européenne, mais je crois encore moins à la viabilité de la chienlit, du cynisme, du mensonge total mondialement orchestré, des violences de type militaire, policier ou simplement sociales, par pressions d'un environnement aveugle et fanatique. Henry Miller définissait l'américain comme le spécimen de l'imbécillité agressive; or, depuis ce jugement, la société américaine est bien entrée en désagrégation et l'Amérique mérite plus que quiconque le nom de colosse aux pieds d'argile. Si elle parvient, ce qui est probable, à une domination mondiale, cela n'empêchera pas son effondrement interne et ce dernier gagnera toute la planète. Loin d'être effrayante, cette perspective contient pour nous, Européens conscients, la promesse de notre prochaine liberté.

Mais il serait bien naïf d'imaginer un nouvel « Âge d'or » qui nous tomberait du ciel comme la manne et les cailles rôties, dès que le règne des « méchants » se serait détruit. Ce serait faire bon marché de la responsabilité de chacun, de la vanité, de l'avidité, des mensonges de chacun dans la déliquescence générale. Il n'y a jamais eu d'Âge d'or, sans doute seulement un souvenir mythisé de l'Âge du Bronze qui semble bien avoir été l'apogée culturelle de l'Europe ; et la couleur du métal aidant.

Il est fort probable que nos enfants auront à traverser de terribles épreuves, une liquidation massive de la surcharge en bipèdes qui met la biosphère en danger, de réactions de la nature sans doute déclenchées par quelque folie de la dictature financière et technocratique. Car il ne faut pas se faire d'illusions sur un suprême sursaut du bon sens. Toute remise en cause du mythe fou du progrès continu du standing, de la fameuse croissance, remettrait aussi en cause les dominateurs invisibles, les mafias des multinationales, des banques, les maniaqueries du gigantisme technocrate, les folies religieuses qui les sous-tendent. Le refus obstiné de toutes les grandes puissances religieuses d'envisager les problèmes écologiques reflète la conscience du fait que ceux-ci remettent en cause les fondements de ces religions : *« Allez et soumettez-vous toute la terre – Croissez et multipliez ».*

Donc pas d'illusions : l'issue au cloaque actuel ne peut être que catastrophique ; nos enfants auront à faire face à tous les problèmes d'une société en décomposition, d'une anarchie planétaire : épidémies, famines, combats pour la

survie dus aux pénuries de denrées vitales. En fait, nous sommes déjà dans cette situation qui affecte le Tiers-monde ; et il faut être volontairement aveugle pour croire qu'elle nous sera épargnée. Cette feinte cécité est l'aveu muet de l'impuissance de tous les dirigeants visibles et invisibles de la planète.

Nous non plus n'avons pas grand chose à offrir à nos enfants pour leur aider à construire leurs radeaux de sauvetage. La conscience écologiste, l'agriculture et le jardinage biologiques ne mettront pas ceux qui s'y seront consacrés à l'abri du pillage et du meurtre. Ils ne leur offrent pas de modèle précis, et même pas de principes fondamentaux pour organiser des zones de paix protégées par un contrat social adapté à leurs plus profonds instincts. C'est pourquoi nous tentons de le faire, sans complexes comme sans illusions.

Il ressort de ce qui précède que, si le capitalisme a ignoré le besoin d'appartenance, engendrant ce que les marxistes appellent à juste titre l'aliénation, et si ces derniers ont ignoré le besoin de liberté (« *La liberté ? Pour quoi faire ?* » dit Lénine), l'avenir devra se construire dans le double souci de ne pas recommencer l'exploitation de l'homme par l'homme tout en lui laissant le plus de liberté et d'initiative possible. Sans prétendre prévoir tous les problèmes qui se présenteront, en se limitant à des principes très généraux, nous croyons pouvoir énoncer ce qui suit et qui concerne les Européens de l'avenir; quand aux autres peuples, nous ne nous sentons ni capables de leur proposer un schéma

social, ni autorisés à le faire.

Les énergies et matières premières offertes par la nature sont biens collectifs et l'individu qui les exploite ne peut prétendre qu'à la rémunération de son travail. Le travail, évalué en unités énergétiques, est la valeur qui sert de base à tout échange. Cette notion de valeur à base énergétique est applicable aussi aux produits des machines, le calcul devant inclure le coût en énergie de la construction de la machine divisé par sa capacité prévisible de production avant nécessité de mise au rebut pour cause d'usure.

Aucun individu, ni aucune collectivité ne pourront prétendre à un monopole sur une quelconque source d'énergie ou de matière première.

Les titres de valeurs, équivalents de nos devises, seront exprimés en valeur énergétique et ne pourront donner lieu à aucun prêt à intérêt. Ils devront servir autant que possible seulement de valeur d'appoint pour équilibrer des échanges, l'essentiel de ces derniers étant basé sur le troc de produits évalués sur la base énergétique.

Les services publics seront entretenus sur la même base d'évaluation en coût de travail.

La liberté d'entreprise sera totale et permettra l'embauche de travailleurs salariés ; mais les salaires seront aussi de base énergétique. Par ailleurs, toute entreprise devra assurer une comptabilité publique, consultable et contestable à la fois par tout membre de son personnel, par les clients et les concurrents.

La base énergétique des valeurs et la comptabilité publique assureront la protection contre l'exploitation de l'homme par l'homme par le biais du prêt à intérêt, par la spéculation selon la loi de l'offre et de la demande qui résultent de nos jours de situations manipulées. Les contrats de travail pourront être négociés dans des conditions de parfaite clarté.

Mais le plus important sera que la fin de l'aliénation éteindra la course maladive au profit, la dignité humaine et le prestige ne dépendant presque plus de la richesse.

Utopie ? Voire... comment être plus utopique que le dogme aussi omniprésent qu'informulé du « progrès » continu par la croissance et le standing, alors que plusieurs milliards d'humains sont en situation permanente de carences alimentaires, que « *nous étouffons sous nos déchets* », comme nous en a prévenu le chef peau-rouge Seattle il y a plus d'un siècle, que la démographie galopante des irresponsables submerge les humains conscients, que l'économie est dans l'impasse, le marché étant saturé parmi les pays et les couches de population solvables, tandis que la fourniture à perte aux insolvables ne peut manquer d'éteindre le ressort même de la production capitaliste : le dividende. La « rentabilisation » des pays insolvables par l'implantation d'industries dans ces pays est une double absurdité : d'une part elle suppose des capacités et des ambitions qui ne sont pas celles des peuples du tiers-monde, ce qui explique la stérilité des investissements jusque-là consentis; d'autre part, si ces implantations réussissaient, elles crée-

raient de nouvelles concurrences du type japonais avec pour résultat inévitable des dizaines de millions de chômeurs supplémentaires dans les pays dits riches : USA, Europe et Japon.

Il est bien évident que la brève proposition sociopolitique que nous présentons pour une éventuelle renaissance européenne n'est qu'un ensemble de lignes de forces. Le reste sera affaire d'imagination et d'adaptation des nouveaux créateurs.

Plusieurs amis m'ont dit : « *Pourquoi donner à un livre aussi riche en révélations sur l'identité européenne et en matériau pour l'avenir le titre plutôt restrictif de réponses à un auteur juif ?* » L'argument est de poids, une réponse évoquant *a priori* plutôt le refus d'une chose que l'affirmation d'une autre; et puisque le contenu de mon livre est à dominante positive, le titre peut en sembler inadéquat. Mais... le monde actuel est intellectuellement si imprégné de vision juive que, bien que les instincts restent contraires, le coup de balai contre les affirmations prétentieuses que j'ai réfutés au début de ce livre s'imposent, apportant du même coup une justification du titre.

Depuis dix-sept siècles, les religions monothéistes, impuissantes à soutenir le débat avec la gnose païenne, nous répondent par les incendies de bibliothèques, les assassinats, les interdits, les bûchers, les anathèmes contre les découvertes scientifiques, les calomnies ou pire que tout : par la conspiration du silence. Quand les docteurs

de ces religions prétendent nous réfuter, ils s'en prennent en fait à une image défigurée de nos doctrines, comme cela est constatable notamment à propos de Nietzsche, criante malhonnêteté que je mets en lumière dans ma traduction commentée d'*Ainsi parlait Zarathoustra*.

Bernard-Henri Lévy et son *Testament de Dieu* ont l'irremplaçable qualité de nous donner l'affirmation la plus évidente du contenu des religions du désert poussées jusqu'au bout de leur logique. Docteurs juifs, chrétiens et islamiques peuvent le vilipender comme gaffeur, mais ils ne peuvent pas le renier. A ceux qui me reprocheraient des assimilations abusives, je fais remarquer qu'un penseur bien connu de notre temps, Garaudy, a passé du Marxisme au Christianisme, de celui-ci à la Franc-maçonnerie avant d'aboutir à l'islam. Et ce même Garaudy a organisé à grands frais en Espagne un colloque monothéiste regroupant des représentants de toutes les religions qui se définissent comme telles. Je tiens ici à préciser que cet exemple que je cite ne contient aucun jugement hostile ou même seulement ironique envers Garaudy. Bien au contraire, je suis convaincu de la profonde sincérité du personnage ; je l'admire d'oser affronter les quolibets des conformistes et des superficiels. Je pense que sa démarche est révélatrice du malaise de notre temps, impuissant à se définir culturellement, incapable, faute de documents, d'accéder à la découverte de l'authentique identité européenne.

Bernard-Henri Lévy posé comme la plus claire et plus honnête proposition monothéiste, à travers lui c'est donc

à tous les monothéismes que je réponds, à deux mille ans de strates monothéistes sous lesquels nous avons failli périr.

Il a lui aussi son idée de « la mort de Dieu ». Mais je lui pose une grave question : est-il vraiment guéri du Dieu biblique par ce qu'il appelle la fiction monothéiste ? La manière dont il nous parle de ce Dieu mécontent de son œuvre, pestant contre la surdité humaine, désespéré de ne pas parvenir à se faire comprendre contient une implication anthropomorphique. Combien paradoxale aussi cette idée d'un Dieu radicalement inexistant ! Ignore-t-il le symbolisme de l'étoile à six branches, figure nordique bien avant d'être dite « de David » ? La pointe au haut du triangle supérieur est la volonté, force ardente mais immobilisée faute d'objectif ; la pointe en bas à droite est l'amour, désir lui-même sans force de réalisation ; la pointe en bas à gauche est l'intelligence, désir efficace par l'union de l'amour et de la volonté. Ce symbole du monde des essences est le Père, la Mère et l'Enfant, ensemble dénaturé par la trinité chrétienne. Dans le triangle inversé, symbole de la manifestation, la volonté est devenue loi, l'amour énergie, l'intelligence forme. Nous voilà donc par cette étoile « de David » aux antipodes de ce « *Dieu radicalement inexistant* » de Bernard-Henri Lévy. Que pourrait-être cette volonté devenue loi, sinon celles de la physique et de la biologie, « *le divin immergé dans la matière* » de Teilhard de Chardin, divin déjà révélé par Pythagore ?

Et que signifie le coup de tonnerre de Nietzsche, de ce plus récent ouragan de « *l'Esprit qui souffle où il veut* » et nous lance son célèbre « *Dieu est mort ?* » Nietzsche a clairement mis en garde contre une interprétation erronée de son message ; il écrit dans *Le Gai Savoir* : « *Je vous ai dit jadis que Dieu est mort. Mais il ne fait que changer de peau et vous le reverrez bientôt par-delà le bien et le mal* ». Qu'est-ce à dire ? Le Dieu moralisateur et législateur de la Bible est mort ; le Dieu biologiste et physicien de Pythagore ressuscite.

Mais il y a plus que cela dans « *Dieu est mort* ». Il y a aussi l'affirmation d'une heure historique à l'échelle cosmique et non humaine, de l'heure de la phase finale de cette immersion du divin dans la matière qui impose à l'homme une totale prise en charge de son destin et de celui de sa planète. Quand on a compris cela, on comprend aussi ces deux mystérieuses phrases de *La volonté de puissance* : « *Il nous faut apprendre à penser et à sentir de manière cosmique – Lorsqu'un homme s'est parfaitement identifié à l'humain, il meut la nature entière* ». La prise de conscience écologiste va dans le sens de cette responsabilisation. Et si demain les astrophysiciens découvraient la nécessité de notre intervention dans les équilibres cosmiques ? Depuis la cybernétique nous savons qu'un milligramme peut parfois suffire à faire basculer des milliers de tonnes d'un côté ou de l'autre. Et les grands sages n'enseignent-ils pas depuis toujours que nous sommes en situation d'influences réciproques permanentes avec tout le cosmos ? Je cite à nouveau ici les strophes finales des *Templiers* de Stefan George :

« Et lorsqu'en son courroux la Grande Nourricière ne descend plus féconder les fontaines inférieures et dans une nuit cosmique ne frappe plus qu'à coups roides et las, alors seul l'un d'entre nous qui l'a toujours combattue et domptée sans jamais subir sa loi peut lui saisir la main et empoigner ses tresses afin que docile elle reprenne son œuvre : diviniser les corps et incarner les dieux. »

Combattre la nature au nom d'une religion de la nature ? Mais la nature a deux sortes de lois : celles du tropisme et celles de l'entropie. Et si, de par la « mort de Dieu », l'élite de l'humanité était chargée de rendre au tropisme la prépondérance sur l'entropie ? Je sais que je suis fou, aussi fou que ceux qui en 1950 étudiaient et projetaient les bases de l'astronautique, aussi fou que les « faucheurs de pâquerettes », grâce auxquels nous volons aujourd'hui à 25 000 m d'altitude et plus.

Un autre élément majeur de la responsabilisation de l'homme est l'eugénisme. Les dénigreur cléricaux y voient de l'orgueil. Pourtant l'eugénisme nietzschéen prend racine dans la constatation de nos misères congénitales : *« Quel enfant n'aurait pas lieu de se lamenter sur ses parents ? – Que mes enfants me fassent pardonner d'être le fils de mes pères – Vous me parlez toujours de ma patrie, mais c'est au pays de mes enfants que j'aspire »*. Tel est le véritable enseignement de Zarathoustra. Cet eugénisme a un but grandiose : la préparation biopsychique de la mutation surhumaine. Depuis l'australopithèque, l'homme actuel est l'aboutissement de dizaines de mutations qui ne furent pas son œuvre consciente. Mais « Dieu est mort » et la suite doit

être notre œuvre volontaire et consciente. Est-ce si étonnant lorsque nous savons que tout dans l'homme est psychosomatique ?

Située dans la perspective multimillénaire de la lignée prophétique, la « bonne nouvelle » nietzschéenne fait écho à celle du premier « Fils de l'Homme », et le produit concret de l'évolution réduira au silence par le ridicule tant les théologiens bornés d'une religion déviée que les exégètes superficiels de la prophétie du plus récent avatar de « *l'Esprit qui souffle où il veut* ».

A « l'inexistence radicale » du Dieu de Bernard-Henri Lévy, l'âme de l'Europe oppose un Dieu universellement récent, tant dans le potentiel des essences, ou incréé, que dans la manifestation dans les lois de laquelle il s'immerge, et que dans sa « mort » par laquelle il s'installe dans l'esprit des hommes, cette mort ne signifiant pour tant rien de plus que la fin du droit des hommes à sa « providence ».

Tel est mon viatique à ceux qui voudront et pourront survivre au « dernier homme » dont la toute-puissance actuelle ne fait qu'accélérer l'autodestruction.

Référence à Nietzsche signifie référence à la folie ne manqueront pas d'insinuer avec un sourire supérieur les continuateurs perfides de ceux qu'il a démasqués. J'ai déjà réfuté ailleurs cette stupidité d'ignorants réels ou volontaires. Mais je pense devoir y revenir brièvement ici. Si l'effondrement de Nietzsche fut du à la syphilis, cela n'affecte en rien la teneur de son message. Si, comme je

le crois, il a sombré par excès de solitude, désespéré de la surdité des hommes à son message, ses plus acharnés ennemis feraient bien de penser au jardin des oliviers et de se demander si le prophète auquel ils se r f rent a été mieux compris. Si on songe au Dieu « *qui donne leur nourriture aux petits oiseaux* » (lesquels meurent de froid et de faim par millions chaque hiver) et   d'autres semblables naïvetés ou erreurs, on s'aperçoit que Nietzsche est le seul grand mystique qui n'ait pas d lir , que la plus froide sagesse accompagne sans hiatus les plus hautes envolées.

Alors que les hommes de cœur et d'esprit se hâtent de se pencher sur son message. Pour les Européens, pour la planète, pour la finalité de l'aventure humaine c'est une urgence, un problème de vie exaltante ou de mort absurde.

Mes écrits le prouvent abondamment : depuis plus de vingt ans je suis sans illusions, je sais et j'écris que nous vivons la vingt-cinquième heure. Il est bien évident qu'il ne peut être question d'un salut global de l'humanité, de l'Europe et de ses traditions culturelles. Les criminels devenus fous qui dominent la planète et étouffent sans merci tout ce qui leur est réellement contraire continueront la fuite en avant jusqu'aux catastrophes finales.

Tchernobyl, la mort et la destruction massive des forêts, la pollution générale des eaux, la série des marées noires, les nuages de suie des puits de pétrole incendiés qui se déposent jusque sur l'Himalaya, les crises de folie meurtrière et dévastatrice des banlieues, véritables épidémies

d'amok, ne sont que de bénins prodromes d'un proche avenir. La plongée du monde moderne dans un chaos incontrôlable est d'ailleurs le seul espoir de restitution de la liberté pour les rares esprits qui ont su échapper au conditionnement médiatique, car ils n'ont pas la moindre concession à espérer de la crapulocratie actuelle. Il est donc fort probable que nos descendants, s'il en survit, ignoreront jusqu'aux noms d'Homère, d'Eschyle, de Shakespeare, de Goethe, de Wagner, de Nietzsche. Raison de plus pour ne pas laisser perdre l'essentiel de l'âme européenne, pour en véhiculer la conscience claire, la volonté farouche de défense de la dignité qu'elle représente. Il n'y a pas d'avenir de l'humanité concevable sans l'Européen.

Je ne suis pas un maniaque du pessimisme. Je ne pense pas que le salut *in extremis* soit impossible. Je le crois non seulement possible, mais même facile. Je dis seulement qu'il ne se fera pas parce que les maîtres actuels de la planète ne feront pas les concessions nécessaires à ce salut. S'ils semblent en faire, ils prendront bien garde de ne pas mettre les valeurs fondamentales à leur domination en danger, celles justement qui contiennent potentiellement tous les fourvoiements de la civilisation. Dans le meilleur des cas ou le pire, question de point de vue, on reculera pour mieux sauter.

Par ailleurs, la masse des humains est plus inapte que les tireurs de ficelle à une remise en cause de ses illusions et habitudes. J'ai fait l'expérience que même un problème ne touchant pas immédiatement au système, le problème lin-

guistique, laissait les gens indifférents, sceptiques, enfoncés paresseusement dans leur magma mental façonné par les dictatures successives et complices des religions, des états, de la finance et de l'appareil médiatique. Il est pourtant d'une aveuglante évidence que nos langues nationales sont condamnées à mort, en phase ultime de chaos, de divergences anarchiques, d'appauvrissement. A la fin du XIX^e siècle, Gobineau avait déjà vu le problème lorsqu'il écrivit *Les existences immatérielles*, ouvrage qu'il rédigea lui-même en français et allemand et dans lequel il démontre comment les langues ont toutes les caractéristiques d'entités spirituelles soumises au déclin et à la mort. Le choix de l'anglais comme langue européenne est l'acte suprême de capitulation devant la décadence, l'anglais représentant le point culminant de l'illogisme orthographique et du mélange culturel. Certes, on peut toujours réussir à apprendre deux ou trois cent mots, malgré les aberrations orthographiques, point sur lequel le français ne vaut guère mieux. Pour ceux auxquels suffit un tel bagage de vocabulaire, pourquoi non à l'anglais ?

Pour les autres, après avoir examiné l'espéranto et l'avoir jugé trop difficile, parfois illogique et imprécis, j'ai jeté les bases d'une langue européenne constituant une révolution de facilité comparable à celle du système métrique dans le domaine des poids et mesures. J'offre effectivement les bases grammaticales et un vocabulaire de 7 500 mots, soit environ quinze fois le vocabulaire de l'Européen moyen dans sa langue maternelle. La logique sans exceptions du

système et le symbolisme des lettres préalablement défini permettent une richesse et une précision supérieures à celles des langues modernes, ainsi qu'une assimilation en quelques semaines. Pourtant je me suis vu opposer les arguments bateau contre de telles entreprises, arguments qui font fi de deux réalités historiques le français création de la Pléiade et l'allemand création de Luther.

Et pourtant les langues ne sont-elles pas à la pensée ce que les vases sont aux liquides ? Les mots ne sont-ils pas indispensables pour lui donner précision, stabilité et communicabilité ? Les enfants d'une humanité en plein chaos vont-ils pouvoir acquérir un vocabulaire riche, indispensable à une pensée riche avec les langues actuelles ? Le désastre universitaire, commun au moins à La France, à l'Amérique, à l'Angleterre et à l'Allemagne donne la réponse.

Paul Valéry a-t-il lancé en vain son avertissement: « *Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles* » ?

Il n'est d'autre avenir pour l'Europe que celui du Phoenix. J'ai extrait les braises les plus ardentes. Se trouvera-t-il assez d'hommes de bonne volonté pour souffler sur elles ?

Il est évident qu'il n'y a pas d'avenir pour l'homme, pas d'avenir pour l'Europe des multinationales, des veaux et de la chienlit.

Il y a un avenir non certain, mais possible, pour le Surhomme, ou le Fils de l'Homme, que chacun l'appelle comme il lui plaît.

Il y a cinquante ans, quelqu'un qui aurait prédit le degré actuel de décadence, d'abêtissement, de lâcheté et de servitude des Européens aurait rencontré autant d'incrédulité que quelqu'un qui aurait prédit l'astronautique. L'histoire s'emballe et, comme l'a justement dit Teilhard de Chardin, *« seul l'in vraisemblable a des chances de se réaliser dans l'avenir »*.

Oui, il y a un avenir non certain, mais possible, pour des Européens qui auront su allumer en eux la foi nietzschéenne et donner un sens à leur vie en orientant leurs passions comme leurs actes de manière à couvrir la mutation surhumaine.

Vous avez terminé la lecture de cet ouvrage, bref certes, mais dont la brièveté résume néanmoins cinquante années de recherches et de réflexions.

Vous avez le droit de ne pas être d'accord.

Mais si vous venez de vivre une prise de conscience, un réveil de votre identité, une montée déculpabilisante de confiance en vous, une réconciliation de votre liberté et de votre religiosité, alors n'oubliez pas deux choses :

1) Que les contradictions, les absurdités, les soumissions esclavagistes que vous avez assimilées jour après jour depuis votre naissance ne sont pas mortes en vous. Elles ne demandent qu'à reprendre le dessus et à vous enchaîner à nouveau. Il vous faudra sans doute relire plusieurs fois ce livre libérateur, surveiller et étouffer vos démons d'esclavage.

2) Que ce livre a toutes chances d'être déformé, calomnié, victime de la conspiration du silence ou des pires cabales. Un procédé éprouvé depuis des millénaires par les fabricants d'esclaves contre les esprits libres est de réfuter non leurs thèses, mais les caricatures de ces dernières. Cela a toujours marché et risque fort de marcher encore.

J'ai écrit ces pages pour tenter de protéger nos enfants, les vôtres et les miens, de l'esclavage. La jeunesse actuelle est la victime de classes adultes qui ont accumulé les démissions et les capitulations.

Si vous m'avez compris, vous pouvez contribuer à la diffusion de ce message libérateur en le recommandant autour de vous, habilement mais infatigablement. C'est la seule force qui nous reste contre la dictature médiatisée, contre ces « démocraties » sans *demos*, sans principes clairs, qui s'arrogent le droit d'écraser toute pensée libre sous les prétextes les plus hypocrites et les plus fallacieux. Ces majorités à la fois relatives et fabriquées se seraient jadis trouvées aux côtés de l'inquisition contre Galilée.

Révolte inutile ? Voire... Au XVI^e siècle un moine obscur a détruit l'hégémonie mondiale de la papauté et d'un empire « *sur lequel le soleil ne se couchait pas* ». Les forces collectives, les événements historiques sont faits de la force de chacun et les prises de conscience peuvent acquérir une puissance de réaction en chaîne, si vous la leur donnez...

Robert DUN